

Peacock, Thomas Love (1785-1866). Anthelia Melincourt ou Les enthousiastesroman satyrique traduit de l'anglais sur la cinquième édition de l' auteur de la Maison de Head Long-Hall par Mlle Al. de S**, traducteur des Frères hongrois. 1818.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ANTHÉLIA
MÉLIN COURT.

A MEAUX, DE L'IMPRIMERIE DE GUÉDON.

ANTHÉLIA MÉLIN COURT,

OU

LES ENTHOUSIASTES.

*Roman Satyrique, traduit de l'anglais sur
la cinquième édition de l'Auteur de la
MAISON DE HEAD LONG-HALL.*

PAR M.^{lle} AL. DE L**. Traducteur des FRÈRES-
HONGROIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ BÉCHET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.^o 57.

AN 1818.

1385

AU LECTEUR.

LE Roman que nous traduisons a eu cinq éditions en Angleterre. C'est un ouvrage satyrique, dont le but est de signaler toutes les imperfections de l'administration publique. L'Auteur connu pour être l'un des membres les plus ardents du parti de l'opposition, attaque avec l'arme du ridicule le plus amer, la réforme parlementaire, et le papier-monnaie, il s'élève avec force contre le système qui peuple les grandes cités aux dépens de l'agriculteur; et les nombreuses taxes qui obligent les familles anglaises à voyager par esprit d'économie.

Il est difficile d'être plus vrai dans les détails, plus malin, plus spirituel, dans

l'expression. Nous n'osons nous flatter que la traduction rende, avec une exacte fidélité, toutes les beautés de ce Roman que les Anglais placent à côté de ceux de leurs meilleurs auteurs. Les Français, avides aujourd'hui de tout ce qui tient au sublime représentatif et constitutionnel, ne peuvent manquer d'accueillir avec empressement, un ouvrage qui signale les nombreuses usurpations de la vénalité et de la corruption.

ANTHÉLIA MÉLINCOURT,

ou

LES ENTHOUSIASTES.

ÉDUCATION D'ANTHÉLIA.

ANTHÉLIA MÉLINCOURT se trouvait, à l'âge de vingt-un ans, maîtresse d'elle-même, de dix mille livres sterling de rente et d'un antique château situé dans la vallée la plus sauvage du Westmoreland. Il est naturel de penser, qu'indépendamment de ses qualités personnelles, ces

Tome I.

A

trois titres lui donnaient un très-grand nombre d'admirateurs : d'aimables militaires et beaucoup de jeunes ecclésiastiques prétendaient à la belle héritière. Anthélia était assez riche d'attraits pour inspirer une passion désintéressée ; il est donc également permis de supposer que dans la foule de ses prétendants , il pouvait s'en trouver , au moins un , pour qui les revenus et le vieux château étaient des objets secondaires. Si quelques lecteurs trouvent cette supposition trop hardie pour le siècle où nous vivons , siècle où tout est soumis au calcul , il peut au moins la regarder comme une de ces licences poétiques permises à ceux qui écrivent l'histoire ou de très-véridiques romans.

Le château de Mélincourt avait été une place forte , aux siècles de la féodalité ; à cette époque , où personne n'était en sûreté dans sa maison , à moins qu'il ne prît

toutes les précautions possibles , pour en défendre l'entrée à ses voisins.

Un roc escarpé, coupé perpendiculairement sur trois de ses côtés, accessible sur la quatrième face, seulement par un étroit sentier, aboutissant à un pont jeté sur un effrayant abîme, fut considéré comme une situation précieuse pour asseoir un château fort. Un torrent impétueux se précipitait dans les profondeurs de l'abîme; après avoir blanchi contre les bases du château qu'il semblait vouloir anéantir, il allait se perdre sous une épaisse forêt, dont les retraites mystérieuses furent autrefois consacrées, par la superstition, aux démons et qui étaient maintenant parcourues sans frayeur, par le pêcheur solitaire, où retracées, à la vue, par la main hardie du peintre, dont le pinceau magique transportait leurs sauvages beautés, au sein de la métropole de la

vieille Angleterre , à la fois si malsaine et si animée.

L'étroit sentier qui formait l'accès du château , avait été défendu par tous les moyens que le génie des fortifications, avait pu opposer à l'Écossais affamé qui , engagé par le voisinage , était quelquefois monté , sans invitation , au château , et avait payé l'hospitalité qu'il y avait reçue , par le vol , le meurtre et l'incendie. Un pont - levis , jeté sur le précipice , était défendu par une double herse ; c'était le seul passage ouvert pour pénétrer dans cette retraite également défendue par l'art et la nature , et toujours approvisionnée pour soutenir un siège.

C'était-là que vivaient les lords de Melincourt , avec tout le faste qu'affichaient jadis les puissans propriétaires , invitant , les jours de paix accidentelle , leurs vas-

saux à des festins, où le bœuf rôti était servi en entier, et où coulait, à grands flots, la bière forte.

A l'époque où cessèrent les guerres de la féodalité; le château de Mélincourt ne fut pas abandonné comme la plupart des châteaux forts; on n'entretint plus, il est vrai, les fortes chaînes du pont-levis, la double herse disparut, les tourelles et les créneaux furent abandonnés aux oiseaux de proie et au lierre.

A la même époque, une colonie d'esprits s'empara, dit-on, d'une aile spacieuse du vieux bâtiment, et malgré les domestiques et les paysans, en resta en possession en dépit même des pieux exorcismes du vicaire voisin, le révérend Portepipe, qui passait souvent la nuit dans un des appartemens redoutés, auprès d'un bon feu, en compagnie d'un large pâté de venaison, d'un petit livre de

prières et de trois bouteilles de Madère. Le vénérable ecclésiastique prétendait que ce vin était l'arme la plus puissante qu'il eut trouvé contre les diables. L'expérience semblait confirmer cette opinion ; quoique le révérend garda un silence profond sur les mystères dont il était le témoin pendant ses veilles , on pouvait en tirer cette conclusion : qu'il n'en était pas autrement effrayé , puisqu'on le trouvait , toujours le matin , endormi dans son grand fauteuil à bras , le pâté totalement disparu , les trois bouteilles vides ; mais le livre de prières était soigneusement agrafé , précisément dans le même état et à la même place où il avait été mis la veille.

La partie la plus grande et la plus commode du château , avait continué d'être habitée , et pendant qu'une moitié de l'édifice tombait en ruines pittoresques ,

l'autre avait rapidement dégénéré, dans l'intérieur, en une demeure moderne et commode.

Anthélia naquit dans cette forteresse romantique ; sa mère mourut en lui donnant le jour. Son père, sir Henri Mélincourt, homme instruit, aimant la solitude, se dévoua à cultiver dans la retraite, les qualités naissantes de sa fille. Il voulait qu'elle devint une de ces femmes qui maintiennent, par des notions héréditaires, ce que les individus de leur sexe sont ou peuvent raisonnablement être, lorsqu'on n'a pas pris trop de peine pour dénaturer, par l'éducation, leurs heureuses dispositions.

Les formes majestueuses et l'énergie sauvage de la nature, furent les premiers objets qui frappèrent les regards d'Anthélia dès son enfance ; elles influèrent sur son caractère et communiquèrent à

son âme toute leur rudesse et leur âpre beauté.

Loin du théâtre des villes, son attention enfantine fut éveillée par le spectacle le plus intéressant et celui qui laisse les impressions les plus profondes. Les brouillards s'étendant sur les montagnes, les frênes suspendus sur les précipices, les brillantes cascades, le silence des forêts, les formes fantastiques des nuages, frappèrent son imagination. Le bruissement des bois, le souffle des vents et le tumultueux mugissement des torrens furent les premiers sons qu'entendirent ses oreilles. L'amour de l'indépendance, suite de l'habitude d'errer à son gré dans des solitudes animées, l'esprit de liberté, naturel aux habitans des montagnes, devinrent en elle une seconde nature; sans les altérer, ils prêtèrent de nouvelles

formes à sa beauté et donnèrent une impression plus vive à ses traits.

A l'âge où l'on devient sensible aux beautés de l'imagination, les muses italiennes furent les compagnes de ses promenades, et elles exaltèrent encore la susceptibilité naturelle de son esprit ; en lui permettant, d'allier les rêves brillans de la chevalerie, avec le tableau des lieux qui présentaient un théâtre si convenable à leur développement.

Rarement les visites de quelques voisins troublaient la solitude du château ; le petit nombre de personnes qui s'y présentaient, appartenait à cette classe de campagnards qui ne laissent après eux que le regret du temps qu'ils ont fait perdre ; dans ce nombre se faisait remarquer le révérend Portepipe, que l'on connaît déjà par son talent pour exorciser les es-

prits par le moyen des pâtés de venaison et du vin de Madère ; son crédit sur les démons avait évidemment baissé , en raison des progrès de la raison humaine ; sous ce rapport , il n'était pas en grande faveur auprès de sir Henri , qui , quoique d'un caractère irréprochable , n'était malheureusement pas un enfant de la grâce , dans le sens théologique du mot. Mais le vicaire adoptant la maxime de Saint-Paul : *d'être toute chose à tout homme* , sentit que , dans certaines circonstances , il fallait accorder quelque chose à la faiblesse humaine ; le révérend faisant la juste remarque que nul homme ne peut être contraint dans son opinion , aimait à répéter , avec complaisance ce vers de Virgile :

Je ne mettrai aucune différence entre le Troyen et le
Syrien.

Néanmoins il prenait le plus grand soin

que cette concession hétérodoxe , ne revint pas aux oreilles de son évêque , qui l'aurait infailliblement repris , de se permettre la propagation d'une doctrine si subversive de tout établissement orthodoxe.

Quand Anthélia eut atteint l'âge de seize ans , son père jugea qu'il était nécessaire de l'introduire dans le monde qu'elle ne connaissait pas encore. Il fit , dans ce dessein , un voyage à Londres , où il fut reçu comme un revenant , par ce qui lui restait de vieux amis. Il serait inutile de raconter en cet instant , l'effet que produisit , sur notre jeune montagnarde , les scènes variées de la capitale ; les maisons illustres où elle fut introduite ; ce qu'elle pensa , ce qu'elle vit ; il nous suffit de dire que , dès ce moment , sir Henri passa régulièrement l'hiver à Londres et l'été dans le Westmoreland ; à l'âge de vingt

ans, sa fille eut le malheur de le perdre.

Anthélia habita Mélincourt les douze premiers mois qui suivirent la mort de son père, dans une retraite absolue. A cette époque, il lui fut fait des offres pressantes de mariage, par de vieilles douairières de Londres, qui consultaient plus leurs intérêts que les siens, et qui n'auraient point été fâchées de disposer, à leur plus grand avantage, de la jeune héritière.

Anthélia n'avait remarqué personne dans la foule de ceux qui s'étaient déjà déclarés ses admirateurs; un an de solitude achevèrent de les effacer de sa mémoire; elle ne connaissait l'amour que de théorie et cette théorie elle se l'était créée pendant qu'elle errait dans ses montagnes solitaires, en lisant ses auteurs favoris; les enthousiastes italiens: cette théorie, par cela même, avait un caractère d'exagération peu en harmonie avec le siècle.

Ses vieilles amies , désespérant de la tirer de sa retraite, prirent respectivement des résolutions relatives à l'accomplissement de leurs projets; quelques-unes résolurent d'aller en personne à Mélincourt, et d'exercer tous leurs talens oratoires, pour amener l'héritière à leur but; d'autres proposèrent à leurs divers protégés, de s'en fier à la fortune et d'assiéger ensemble le château et sa maîtresse.

ARRIVÉE DE FEMMES A LA MODE.

Ce fut à la fin d'un beau jour d'automne, que l'élégante voiture de voyage de mistriss Pinmoney, femme à jamais célèbre dans les annales des mariages, tourna l'angle de l'étroit sentier qui conduisait au château de Mélincourt. Cette dame était accompagnée de sa fille unique, miss Danaretta Contantina, dont le nom était le diminutif des mots italiens *danaro contanto*, ce qu'on peut traduire par *deniers comptans*. Elle connaissait toutes les ruses du beau monde, et les manières de faire réussir les mariages ; commerce, que notre génération, libérale et généreuse, proclame le plus lucratif de tous.

La majesté des antiques créneaux du château de Mélincourt, qu'embrassait le lierre ; ces tours qui paraissaient défier encore les sièges, surprirent la plus âgée des dames et lui plurent beaucoup ; sa fille ne s'étonnait plus de rien : elle avait lu une grande quantité de romans, par mode et non par goût, distinction importante à faire : elle pensait avoir acquis par-là, le droit de se montrer sentimentale en paroles, sans se croire obligée de l'être en actions. Elle pouvait ainsi afficher les affections les plus héroïques, sans devenir victime de son feint enthousiasme, sans risquer d'éprouver un sentiment délicat, ou d'entrer dans quelque chemin de générosité pratique.

La jeune miss était la vraie copie de sa mère quoiqu'elles différassent quelquefois légèrement dans l'expression de leurs sentimens. Ainsi, par exemple,

si quelques-uns de leurs meilleurs amis ,
faisaient des pertes , ou étaient ruinés par
leur inconduite ; la vieille dame se mon-
trait sévère pour leurs imprudences ; tan-
dis que la jeune s'exprimait très-pathéti-
quement sur leurs malheurs. Mais conser-
ver quelques liaisons avec eux , ou leur
rendre les services qu'aurait commandé
l'amitié dans ces circonstances , furent des
choses dont on n'accusa jamais , ni l'une
ni l'autre de ces dames ; cette conduite eut
été trop peu à la mode. L'objet principal
de mistriss Pinmoney , était de rencontrer
un riche époux pour sa fille ; en cela les
vues de miss Danaretta s'accordaient par-
faitement avec celles de sa mère ; quoique
dans ses conversations spéculatives sur le
mariage, elle parla comme toutes les jeunes
dames doivent le faire, et énuméra exacte-
ment les qualités que devait posséder l'hom-
me qu'elle épouserait. Il était cependant

bien connu qu'elle n'exigerait , non plus que sa mère , d'autre titre , si quelqu'un se présentait comme soupirant , que le certificat qui constaterait en bonne forme , certificat signé par lady Threadmodle-Street , que le gentilhomme qui s'offrait jouissait du droit de chasser sur ses propres terres.

Tel était l'aimable mélange de sagesse mondaine et d'affectation romanesque qui se préparait à envahir le château de l'enthousiaste Anthélia.

— Quelle étrange solitude , dit mistriss Pinnoney , ceci ne ressemble nullement à la demeure d'une jeune héritière. Je suis effrayée ! Ces coquins de postillons ont peut-être le projet de nous livrer à une bande de voleurs ?

— Bandits , voulez-vous dire maman ; voleur est un nom odieux !

— C'est la réalité qui en serait odieuse ;

laissons le mot pour ce qu'il vaut ; un fripon est toujours un fripon , quelque nom que vous lui donniez !

— Oh ! certainement , non , répondit miss Danaretta , un misérable sans ressource et sans amis est bien plus fripon que le voleur public que ses marchés ont enrichi ; l'expérience le démontre tous les jours , par la différence que le monde fait de l'un et de l'autre.

— Cela est vrai , comme l'observe fort bien notre révérend ami , le docteur Boski , celui qui maintiendrait le contraire , sanctionnerait un principe entièrement subversif de l'ordre social et des privilèges des gens du bon ton.

La voiture roulait alors sur le pont qui joignait le château aux rocs du voisinage. Le son de la cloche avertit le vieux portier , qui fit tourner la porte sur ses gonds avec une gravité convenable. La voiture

entra dans une grande cour, d'une architecture plus récente que l'extérieur du château bâti dans un style qui tenait un heureux milieu entre les temps féodaux, vulgairement appelés barbares, et le dix-neuvième siècle, communément nommé l'âge de lumières ; ce qui n'est pas vrai au dire de bien des gens.

La porte intérieure fut ouverte à son tour par un autre valet également avancé en âge ; avec l'imperturbable décorum et les formalités de la vieille école, il conduisit les dames à travers une élégante colonnade, jusqu'à la bibliothèque, qu'on ne peut décrire qu'en disant que l'appartement était gothique et les meubles grecs.

Les fenêtres, dont les glaces ne paraissaient pas avoir été lavées depuis longtemps, s'ouvraient en partie sur un bois qui invitait à la méditation. Il paraissait,

★

en empêchant la vue des'étendre trop loin , ajouter à la tranquillité et au repos de l'appartement... Ce bois était presque entièrement composé d'arbres toujours verts. Les fleurs flétries de quelques arbrisseaux , déjà dépouillés de leur parure , relevaient encore l'éternelle verdure des cèdres et des pins.

Le vieux domestique sortit pour aller prévenir sa maîtresse. Les deux dames s'étendirent sur un sofa , où elles cherchèrent à prendre des attitudes gracieuses ; elles furent promptement rejointes par Anthélia qui leur fit les honneurs du château , avec une politesse parfaite.

La toilette , le dîner , où furent racontées les nouvelles les plus fraîches et les plus à la mode , genre de discours que les faiseurs de visites pensent être agréable par-dessus tout aux solitaires perdus dans les montagnes , remplirent une partie de la soirée.

Quand les dames revinrent de la salle à manger dans la bibliothèque, les fenêtres en étaient fermées, le feu allumé. Les urnes à thé et à café, placées sur la table, laissaient échapper des colonnes de fumée; vieille mode, assurément assez ridicule, pour qu'une apologie en forme soit due aux lecteurs qui préfèrent que le thé et le café soient apportés presque froids, par un maître d'hôtel, dans de petites tasses et offertes à la ronde aux convives, lorsqu'ils sont à la glace. Malgré cette étrange inconvenance, le thé aurait paru bon à Johnson, et le café aurait satisfait Voltaire.

— Il faut le confesser, ma chère, dit mistriss Pinmoncy, votre genre de vie serait assez agréable, si vous n'étiez condamnée à la solitude la plus complète.

— J'ai ici la meilleure compagnie, répondit Anthélia en souriant et en portant les yeux sur les tablettes de la bibliothèque.

— Cela est vrai, les livres sont une bonne chose ; mais on ne peut passer qu'une heure ou deux avec eux. Une trop longue étude fatigue. Si je vivais une semaine comme vous avez vécu une année, j'en mourrais d'ennui.

— Pour moi, maman, je trouve qu'il y a quelque chose de romanesque dans l'existence d'Anthélia, et j'avoue que je voudrais pouvoir, comme elle, chercher sans être vue, à voir au travers le lierre qui couvre les créneaux, un preux chevalier exerçant son éloquence pour déterminer un inflexible portier à lui ouvrir les portes du château qui renferme et dérobe à ses empressemens, la belle pour laquelle il brûle depuis sept ans.

— Grand Dieu ! que dites-vous ; que le ciel vous préserve d'un amant aussi ridicule. Sept ans ! en vérité, il n'a pas fallu autant

de semaines pour que M. Pinmoney et moi fussions à jamais liés.

— J'aurai cru qu'un si court espace de temps était à peine suffisant pour acquérir des notions saines, sur les goûts, les sentimens et le caractère de celui que l'on associe à ses destinées. Cette connaissance est l'une des meilleures bases d'un heureux mariage.

— Goût, sentimens, caractère ; quoi, mon amour, vous croyez-vous réellement dans l'âge de la chevalerie, quand ces mots avaient des significations positives. On est plus facile aujourd'hui ; le goût dépend de la mode ; il y a toujours un goût dominant parmi les gens du bon ton ; il existe un goût pour conduire un cheval, un goût pour jouer la comédie, un goût pour les lectures philosophiques, un goût pour le merveilleux, un goût pour le simple,

un goût pour le brillant, un goût pour le sombre, un goût pour le tendre, un goût pour le sévère, un goût pour les voleurs, un goût pour l'esprit, un goût pour les danseurs français et les chanteurs italiens, un goût pour les moustaches et les tragédies allemandes, un goût pour jouir de la campagne au mois de novembre et de la ville à la canicule; un goût pour la chaussure, enfin, un goût pour les peintures pittoresques. Aucun gentilhomme ne serait assez téméraire pour avoir un goût à lui, ou afficher celui de l'hiver précédent. Feu M. Pinmoney était connu pour avoir le dernier goût, il l'adoptait toujours ainsi que l'habit le plus nouveau; aussi était-il la fleur et le miroir des hommes à la mode.

— Je suis effrayée d'être une créature si loin de la mode, car je n'ai aucun des goûts que vous avez énumérés.

— Seriez-

— Seriez-vous assez obstinée pour ne pas reconnaître l'influence de la mode ? Dieu vous préserve de ce malheur. Passons maintenant aux sentimens : vous saurez, ma chère, que la mode ne s'en occupe pas ; ils sont incommodes et contrarient presque toujours nos intérêts, et c'est pour cela seul, qu'ils sont nos ennemis. On ne s'informe donc pas s'il y a sympathie de sentimens ; quant au caractère, celui d'un gentilhomme doit être de surveiller son banquier, ses agents et son maître d'hôtel ; d'avoir un bel équipage, un hôtel en ville et un élégant pied-à-terre à la campagne ; s'il peut donner des dîners et des routs, mettre, enfin, à la tête d'une bonne maison l'objet de son choix ; que pouvez-vous désirer de connaître de plus du caractère d'un époux.

— Je serai plus exigeante ; je voudrais savoir s'il est libre dans ses pensées, vrai

dans ses paroles, généreux dans ses actions, ardent en amitié, enthousiaste en amour, désintéressé dans l'un et l'autre de ces cas. S'il est prompt à concevoir et ardent à suivre des projets de bienfaisance; s'il se déclare le protecteur du faible; s'il s'oppose à l'oppression; s'il n'est pas énervé par le luxe, corrompu par l'avarice, intimidé par la tyrannie ou dominé par la superstition; s'il est plus pressé de répandre que d'amasser des richesses; d'accroître la liberté que de s'attribuer du pouvoir; s'il est enfin, plus subjugué par les vertus de l'âme, qu'ébloui par le prestige de la beauté.

— Espérez-vous, réellement, trouver un tel chevalier? L'âge de la chevalerie est passé.

— Je le crains; mais son esprit lui a survécu. Le désintéressement, la bienfaisance, fondement de tout ce qui est

réellement admirable , dans la chevalerie , ne périront jamais faute de cœurs qui céderont à leur influence , et seront disposés à combattre pour les soutenir. Il n'est pas nécessaire , pour cela , d'être devant un château enchanté , ou de chercher des aventures au sommet des montagnes , au fond des forêts ; toutes les scènes de la vie offrent des développemens à la générosité ; des combats inconnus n'en sont pas moins utiles dans leurs résultats. Je crois qu'il est aussi possible de trouver un vrai chevalier vêtu de brun au dix-neuvième siècle , qu'il était facile de les rencontrer couverts d'armes brillantes , sous le règne du grand Arthus.

— Bien ! bien , ma chère , quand vous aurez un peu plus vu le monde , vous laisserez-là tous vos rêves , et j'espère que vous direz avec moi , qu'il n'est pas dans toute la sphère de la mode , un homme

plus élégant , plus spirituel , plus intéressant et plus généreux que mon neveu , sir Télégraph - Paxaret ; que le hasard amène dans cette province et qui , si vous ne le lui défendez positivement , se rendra ici pour m'y prendre.

Ces mots annonçaient clairement , que mistriss Pinmoney , attendait la visite de son neveu pendant son séjour à Mélincourt ; ils donnaient la clef de son déplacement.

Anthélia , suffisamment éclairée par cette conversation , prit une résolution que l'on connaîtra dans le chapitre suivant.

LA MAISON DE L'HYPONDRE.

ANTHÉLIA avait reçu diverses propositions de mariage , de la part de quelques individus aussi utiles dans l'ordre social , que sir Télégraph-Paxaret. Quoiqu'elle n'éprouva aucun intérêt pour ces prétendants , elle sentit qu'il serait inconvenant pour une jeune personne de son sexe , enthousiaste des mœurs du vieux temps ; et trop inhospitalier pour la maîtresse d'un château anglois , de leur fermer sa porte.

Elle s'aperçut en même-temps du besoin qu'elle avait , d'avoir un *lord Sénéchal* , pour recevoir ses visites et faire les honneurs du château à des étrangers si peu

de son goût : elle en vint à penser que nul ne remplirait mieux cet emploi, si elle pouvait le décider à l'accepter, qu'un de ses vieux parens, qui venait autrefois passer un mois ou une semaine à Mélin-court. Son nom était Hippy, ou pour mieux dire, Humphrey-Hippy, il était écuyer et célibataire ; d'un caractère très-singulier, qui se composait de bonté, d'emportement et de mélancolie. Ces mouvemens se manifestaient tour à tour et toujours avec une telle rapidité, qu'il semblait qu'il y avait plusieurs individus dans le même homme.

Anthélia lui envoya un exprès porteur d'une lettre dans laquelle, elle le priait de prendre sur lui, pour un temps très-court, le gouvernement du château de Mélin-court. Elle lui rendait compte, aussi brièvement que possible, des motifs de sa demande. Le vieux Pierre Gray, domes-

tique favori de son père , fut chargé de ce message et se rendit le lendemain matin chez sir Hippy. La porte lui fut ouverte par sa vieille connaissance , Harry-Fell. Harry était devenu , par une longue habitude , une espèce de miroir animal ; il réfléchissait tous les caprices de son maître , avec la plus merveilleuse exactitude. Quand l'écuyer était furieux , Harry avait le regard farouche ; sir Hippy était-il de bonne humeur , son serviteur était le tableau de la satisfaction humaine ; si le maître était vapoureux , le valet devenait mélancolique ; c'était dans cette dernière disposition d'esprit , qu'ils se trouvaient quand Pierre frappa à la porte qu'Harry lui ouvrit avec la figure la plus allongée. Pierre Gray se préparait avec le plus grand plaisir à renouveler connaissance avec son vieil ami ; mais il fut glacé par cette figure

lamentable ; il se contenta de demander , en hésitant , si M. Hippy était chez lui.

— Il y est , articula lentement et bas , son domestique.

— J'ai une lettre pour lui. Pierre la présenta.

Harry prit la lettre avec un profond soupir et s'éloigna avec autant de solennité que s'il eût suivi des funérailles.

— Plaisante réception , dit Pierre ; sans le vent et le froid , je croirais rêver.

Harry frappa trois coups à la porte de la chambre à coucher de son maître , observant le même intervalle entr'eux , que celui que l'on met en frappant sur un tambour drapé. Après avoir fait une pause , il entra dans l'appartement : sir Hippy était en robe de chambre et en pantoufles ; il avait la jambe étendue sur un coussin et souffrait , en imagination , d'une at-

taque de goutte. Harry s'avança d'un pas solennel jusqu'à une distance convenable du fauteuil de son maître ; alors il étendit , en silence , la main et présenta la dépêche. L'écuyer l'a prit également en silence , il se retourna dans son fauteuil comme s'il était fatigué de cet effort , il regarda négligemment l'adresse ; mais à l'aspect de l'écriture ses yeux s'animèrent ; il rompit précipitamment le cachet , lut rapidement , et faisant voler en l'air son bonnet de nuit , sa robe de chambre , son coussin et ses pantoufles , il s'élança de son fauteuil en demandant , à grands cris , des bottes , un habit , des chevaux de poste ; Harry prépara ce que son maître demandait ; il était également devenu un tout autre homme. Pierre fut installé à l'office , devant un pâté d'oie , un large flacon de bière fut placé à côté de lui. Harry se hâta de monter à son maître

une volaille froide et une bouteille de Madère ; car sir Hippy s'était cru trop sérieusement indisposé dans la matinée, pour déjeuner. Après avoir servi sir Hippy, son valet descendit à l'office, où il aida de son mieux, le nouvel arrivé, à démolir le pâté ; son appétit du matin, ayant sympathisé avec celui de sir Hippy, était alors également revenu.

Une voiture fut amenée devant la porte, par quatre chevaux de poste, l'écuyer s'élança dedans ; Harry se plaça sur le derrière ; les postillons firent claquer leurs fouets, et les chevaux partirent au galop.

On avait laissé Pierre tout étonné de la métamorphose soudaine du maître et du valet ; il se désespérait de ne pouvoir annoncer leur arrivée au château de Mélincourt ; force lui fut cependant, de remonter sur le cheval qui l'avait amené ; au lieu de le suivre au galop ou de voyager en poste

avec l'écuyer , nous monterons dans l'élégant barouche de sir Télégraph , et nous prendrons avec lui la route du château de Mélincourt , où il allait rejoindre sa tante et chercher à plaire à Anthélia.

L'ABBAYE DE REDROSE.

SIR Télégraph-Paxaret avait conduit sans accident son barouche sur les frontières du Westmoreland ; il entra dans une vallée romantique , quand il commença à regarder de tous les côtés avec anxiété s'il ne découvrirait pas d'auberges ; car il avait parcouru la distance à laquelle il bornait ses journées ; il était impatient de se rassasier du poisson renommé de la contrée, qu'il comptait assaisonner de force Madère. Une épaisse colonne de fumée s'élevant au-dessus d'un bosquet d'arbres, le décida à se diriger vers ce point où il espérait trouver un asile ; il encouragea ses chevaux par quelques-uns de ces mots énergiques, reste assurément de l'ancienne langue des

Houhyhmms, qui paraissent plus adoptés à l'intelligence des quadrupèdes qu'à celle des hommes;

Sir Télégraph ayant tourné le bosquet, aperçut une masse de bâtimens en ruines : c'étaient les débris d'une vieille abbaye convertie depuis peu en une habitation moderne par l'un de ces hommes bizarres qui n'ont de vénération que pour les restes de l'antiquité. Il y avait quelque chose de si analogue entre ce bâtiment et la description qu'il avait entendu faire du château de Mélincourt, que s'il eût été possible de prendre une abbaye pour un château, sir Télégraph se serait cru heureusement parvenu au but de son voyage.

Près d'un amas de débris qui avaient autrefois fait partie d'une chapelle, plusieurs ouvriers creusaient avec empressement la terre; leurs travaux étaient inspectés par un gentilhomme qui paraissait mettre

le plus haut intérêt à leurs recherches. Sir Télégraph arrêta son barouche et demanda à quelle distance il était de l'auberge la plus voisine ?

— A six milles, répondit le gentilhomme sans tourner la tête.

— Six milles ! il y en a justement cinq de trop ; sir Télégraph reprit les rênes ; il se préparait à partir, quand apercevant les traits de celui qui lui parlait, il le reconnut pour un de ses anciens camarades de collège ; Sylvain Forester ! Que diable, pouvez-vous faire dans une partie si peu civilisée du globe ?

— Je crains que cette vallée ne mérite pas le nom dont vous la gratifiez. A très-peu de distance, dans les villes, les villages et les hameaux qui nous entourent, si vous avez de l'argent, vous trouverez sans peine à faire un bon dîner, si vous en manquez, vous pourrez mourir de faim.

Je ne puis vous offrir de preuves plus complètes de notre civilisation.

— Je vous reconnais : je retrouve votre penchant à calomnier la société, votre enthousiasme pour les sauvages, que vous appelez des hommes primitifs. Au fait, que faites-vous en Westmoreland ?

— J'ai acheté cette abbaye, anciennement appelée de Reduose (nom que j'ai changé en celui de Redrose, d'après mes notions de beauté) j'y ai établi mon habitation avec le dessein de continuer, dans le silence et la retraite, quelques expériences particulières sur la nature et les progrès de l'homme. Voulez-vous dîner avec moi et passer la nuit dans mon ermitage ; je vous présenterai à un original.

— Je resterai volontiers, indépendamment du plaisir de retrouver une vieille connaissance, c'est une grande satisfaction

pour moi que de dîner chez un gentilhomme, après avoir été empoisonné d'auberge en auberge et abreuvé du vin le plus détestable ; j'en ai pour plus d'un mois à me remettre. En disant ces mots, sir Télégraph descendit de voiture et dirigeant ses lunettes sur le siège, il réveilla à coups de fouet son domestique endormi. Sir Forester ordonna à l'un des ouvriers de montrer au groom le chemin des écuries.

— Quel peut être l'objet de vos recherches dans ces débris, demanda sir Télégraph, pendant que le barouche disparaissait au milieu des arbres ?

— Vous savez, répondit Forester, que mon opinion est que l'espèce humaine se détériore chaque jour et perd en taille et en forces. Je cherche dans ces antiques tombeaux de nouvelles preuves sur lesquelles je puisse établir cette théorie.

—Êtes-vous heureux dans vos résultats ?

— On a trouvé, il y a environ trois semaines, le squelette d'un ancien abbé, peut-être, dans son temps, l'un des plus fermes appui de l'Eglise; j'ai fait enchasser dans de l'argent son crâne; cela fait une très-jolie coupe à la manière saxonne, et si vous étiez tenté.....

— Je vous remercie, je ne suis pas bizarre, et comme je suis très-sobre, une bouteille de Madère et une de Bordeaux me suffisent ordinairement à chaque repas.

En parlant ainsi, ils s'avançaient vers l'abbaye; sir Télégraph demanda à en visiter les écuries avant que d'entrer. Il trouva cette importante partie du bâtiment vaste, aérée et très-bien adoptée à son emploi; il désapprouva seulement un grand mur qui en masquait l'entrée et que sir Forester avait laissé subsister par respect pour les ruines.

Le nouveau bâtiment était construit dans l'enceinte des vieilles murailles ; le lierre qui les couvrait avait été respecté, et il devait sous peu cacher toutes les traces des réparations. L'extérieur conservait tellement les traces de la plus haute vétusté, qu'il était difficile de penser que ces ruines fussent habitées.

— Je ne crois pas que le plus zélé admirateur de l'antiquité puisse m'en vouloir d'avoir utilisé ces murs ; j'espère avoir laissé assez de choses dans leur état de vétusté pour le satisfaire.

— Vraiment assez, répondit Télégraph, on peut appliquer à ces lierres ces vers d'une vieille chanson :

L'orcé de grimper en rampant, *etc.*, *etc.*

Ce lierre ajoute beaucoup en effet à l'âpreté du site pittoresque ; mais quel est, je vous prie, ce gentilhomme assis sous un

chêné , et qui a un habit vert et un pantalon de Nankin ; il paraît méditer profondément.

— Il est en effet disposé à la réflexion ; ne soyez donc pas surpris s'il ne parle pas pendant le dîner , ni pendant tout le temps que vous serez ici ; la politesse de ses manières vous dédommagera de cette taciturnité qui lui est naturelle ; je vais vous le présenter.

La personne qu'ils avaient aperçu s'avança vers sir Forester , qui , lui secouant cordialement la main , le présenta à sir Télégraph , sous le nom du Baronnet Oran-Haut-Ton.

Quoique trop poli pour s'en moquer , sir Télégraph ne pouvait s'empêcher de regarder l'étranger ; il trouvait dans ses traits et sa tournure quelque chose de très-comique , malgré la recherche de ses vêtements ; il avait de grandes moustaches , une énorme cravatte , *etc. , etc.*

Ils se saluèrent l'un et l'autre avec beaucoup de politesse, et tous les trois se dirigèrent vers l'abbaye. Impossible, pensait sir Télégraph, impossible de voir un personnage plus singulier. Peu après leur arrivée, le dîner fut servi.

Sir Forester et sir Oran, se placèrent aux deux bouts de la table ; sir Télégraph s'assit entr'eux deux.

—Mangez-vous de la soupe, demanda sir Forester ?

— Je vous remercie ; je demanderai à sir Oran-Haut-Ton de me servir du poisson qui est devant lui.

Sir Oran le dépeça avec dextérité.

—Comment trouvez-vous mon Madère ?

—Vraiment excellent. Sir Oran me fera-t-il l'honneur de trinquer avec moi. Ce dernier s'inclina avec grâce ; les verres furent remplis et vidés avec les cérémonies ordinaires ; sir Oran garda toujours le plus

profond silence, en montrant la plus grande habileté dans l'art de couper et de faire disparaître le gibier et les autres mets.

Quand la nappe fut enlevée, les vins circulèrent rapidement. Sir Télégraph, d'après son habitude ordinaire, remplit souvent son verre; sir Forester l'imita contre son usage; car il était habituellement très-sobre; mais, dans cette occasion, il se relâcha de sa sévérité; sir Oran prouvait qu'il trouvait le vin bon; enfin, *Beviamo Tutti - Trée*, paraissait être la devise du trio. Sir Forester demanda quels motifs amenaient sir Télégraph en Westmoreland. Celui-ci commençait un récit détaillé des perfections de l'héritière de Mélincourt; mais il fut interrompu par sir Oran qui, ayant bu quelques verres de trop, se leva en sifflant, s'avança de la fenêtre, l'ouvrit, sauta dans le jardin, et s'éloigna en faisant des sauts et des gambades.

— Qu'a-t-il, demanda sir Télégraph ? sur ma parole, je ne le comprends pas ; c'est un plaisant personnage.

— Je vous raconterai son histoire dans un autre moment ; il faut à présent que je le suive pour qu'il ne lui arrive pas de malheurs. A ces mots , sir Forester s'élança par la même fenêtre et disparut sous les arbres qui avaient déjà reçu sir Oran.

Ceci est assez curieux ; comment, me laisser seul, disait sir Télégraph, heureusement ils ont laissé, derrière eux, la partie la plus agréable de la compagnie : les bouteilles !

LE SUCRE PROSCRIT.

SIR Télégraph en était à sa quatrième bouteille, quand sir Forester et le baronnet reparurent. La démarche de ce dernier, était incertaine, vacillante : il avait grand besoin du bras sur lequel il s'appuyait. Sir Forester dit brièvement, que le baronnet allait se coucher et qu'il ne doutait pas qu'il ne fut bientôt profondément endormi. Il rejoignit un instant après son hôte ; un domestique servit le thé ; sir Télégraph allait remplir sa tasse, quand il s'aperçut qu'il n'y avait pas de sucre sur la table, il fit part à sir Forester, de cet oubli.

— Si j'avais pu prévoir que j'aurais l'honneur de vous recevoir, lui répondit

celui-ci, j'aurais fait acheter une petite quantité de cet ingrédient odieux ; mais dans ma solitude, je n'en fais aucun usage.

Comme je vois peu de monde, je règle mes habitudes domestiques sur mes principes philosophiques ; nul atome des productions des Indes ne passe le seuil de ma porte. Je désire ne pas ressembler à ces prétendus philanthropes, misérables déclamateurs sur les maux de l'esclavage ; généreux en mots qui ne leur coûtent rien, et qui ne savent pas s'imposer la plus légère privation, pour arriver plus vite au but vers lequel ils paraissent tendre. Quand je désire vivement déraciner un abus, je commence à considérer d'abord, si je puis atténuer son influence. Je ne déclame point contre les voleurs, en recélant leurs vols. Comme je suis véritablement ennemi de l'esclavage, je me prive de tous les produits

produits qui en dérivent ; comment pourrais-je consommer du sucre et croire que je ne prends point part au trafic criminel des noirs.

Sir Télégraph versa de la crème dans son thé et le but en silence. Sir Forester continua : si chaque individu du royaume, véritablement ennemi de l'esclavage, voulait s'assujettir à la privation de toute espèce de denrées coloniales, je crois que le coup mortel serait porté au plus détestable système d'iniquité.

— Si tous les ennemis de l'esclavage voulaient suivre votre exemple, peut-être parviendriez - vous à votre but ; mais comme un individu n'a que peu d'influence, que plus nous allons, plus le mot *nous*, a de puissance ; il faut suivre la mode, que tous les raisonnemens et toutes les déclamations ne peuvent corriger. Les

discussions sur la libersé et le bonheur de l'humanité, vos sujets favoris pendant que vous étiez au collège, sont dans la bouche de tous les anglais, et pas un sur dix milles, ne cherche la liberté; on ne s'occupe que de son bonheur.

— Que ces misérables subterfuges nous soient étrangers. Celui de qui le cœur peut concevoir une résolution généreuse, qui ne prend qu'une détermination désintéressée, qui éprouve un mouvement de sympathie à la vue de son semblable, quand même son bonheur n'a rien qui lui soit relatif; celui-là seul, est véritablement heureux.

— Il en sera ce que vous voudrez; mais chaque homme sera toujours mu par ses propres intérêts; si le monde est corrompu, ce n'est ni vous, ni moi, qui le corrigerons.

— L'histoire du monde abonde cependant, en révolutions extraordinaires, produites par un seul enthousiaste.

— Des opinions spéculatives ont, quelquefois, été changées par des fanatiques; les hommes ont, tour à tour, embrassé toutes les erreurs religieuses et professé toutes les sectes; mais les variations qui ont eu lieu, ne touchent qu'à des points obscurs de dogmes ou à des mystères; elles n'ont eu qu'une légère influence sur la théorie morale; cette théorie est en général le résultat des habitudes et des mœurs de la société. Un homme peut servir la messe du prêtre, un autre s'asseoir en silence au milieu des quakers méditatifs, et attendre l'inspiration de l'esprit; un troisième gémir près d'un tabernacle, le quatrième etc. etc.; mais placez-les tous les quatre dans le cours ordi-

naire de la vie, et vous ne les distinguerez, qu'à peine, l'un de l'autre ; l'adage : *la première charité commence par soi-même*, vous donnera la clef de leur conduite. J'ai remarqué que les hommes ont de la religion pour les autres, et ne sont attentifs à veiller qu'à la sûreté de leurs poches. Le monde va son train : chacun mange, boit, dort, se divertit, gagne autant d'argent qu'il le peut ; se marie quand l'occasion s'en présente ; prend soin de ses enfans, quand il en a les moyens ; mais quoiqu'il ait fait, quoiqu'il ait pensé, il peut compter que son caractère sera peint en beau sur son tombeau, s'il laisse assez d'argent pour payer les éloges.

— Telle est, en effet, la multitude ; mais il y a de nobles exceptions.

— Oui, les génies originaux s'écartent de la ligne tracée. Mais il y a deux ma-

nières de se signaler : c'est de faire plus mal , ou mieux qu'on ne fait d'ordinaire. Ceux qui se distinguent en mieux , sont l'ornement de leur siècle , et les flambeaux du monde. Vous conviendrez que plusieurs individus , quoique sans énergie ou capacité pour innover , ont assez de vertus pour suivre les exemples qu'on leur donne.

— Un ou deux , peut-être.

— Deux chemins se présentent à nous : un bon et un mauvais ; il est du devoir de chaque homme de suivre le premier.

— Et vous inférez de là , qu'il est de mon devoir de boire mon thé sans sucre ?

— J'infère qu'il est du devoir de tout homme , profondément pénétré de l'injustice du commerce des noirs , de s'abstenir de cette denrée coloniale , produit de leurs sueurs.

— Je le ferai sans un grand effort de vertu ; je trouve que ce sacrifice même , est plus léger que je ne l'aurais cru ; dans le fait , je n'y avais jamais pensé.

— J'espère alors avoir le plaisir de vous enrôler dans la société que j'ai eu le bonheur d'organiser contre le goût , trop généralement répandu , du sucre. Quelques-uns des principaux membres de cette société , doivent me faire une visite et je compte leur donner un festin , auquel j'inviterai tous les gentilhommes de la contrée. Je prouverai , par l'expérience , qu'on peut faire un dîner très-bon et très recherché , sans employer une seule particule du suc des cannes. Je démontrerai que l'usage du sucre est économiquement superflu , physiquement pernicieux , moralement atroce et politiquement abominable.

— Je me trouverai très - heureux de

figurer à ce repas , et , s'il m'est possible ,
je vous amènerai un ou deux convives ;
mais vous m'avez promis l'histoire de sir
Oran , je vous somme de votre parole.

SIR ORAN HAUT-TON.

SIR ORAN fut pris dans les bois qui bordent une rivière d'Afrique.

— Pris !

— Il était très-jeune et de l'espèce d'hommes primitifs, connus en Europe sous la dénomination d'homme des bois, appelés Pungos en Guinée, et dans tout le midi de l'Amérique Oran-Outang.

— Ah diable ! c'est. . . .

— Précisément. Quelques naturalistes leur refusent l'entendement humain. Les philosophes les plus éclairés et les plus raisonnables sont convenus cependant de les considérer comme des hommes de pre-

mière origine. Un naturaliste français a été assez hardi pour en faire des hommes dégénérés. Dégénérés ! ils ne peuvent l'être par leur force physique et prodigieuse, par leur santé inaltérable et l'aimable simplicité de leurs manières.

Sir Oran fut donc pris très-jeune par un nègre intelligent ; sa gentillesse et son humeur douce lui gagnèrent le cœur de son maître. Il fut admis dans l'intérieur de sa cabane, pour être le compagnon de ses enfans ; à l'exception de la parole, il y acquit la connaissance de tous les arts que le degré de civilisation de cette partie de l'Afrique admet. Il vécut environ dix-sept ans de cette manière.

— D'après son propre compte, certainement.

— D'après celui des autres. A cette époque, mon vieil ami, le capitaine Hawtanglet, qui commandait la frégate le

Tornado, fut conduit par l'amour des richesses, à la côte d'Angola. Lorsqu'il vit sir Oran, il fut tellement frappé de son mérite, qu'il offrit au nègre des trésors pour le posséder. Celui-ci, conduisit son élève sur le vaisseau et profita d'une occasion favorable pour quitter l'ami qu'il venait de vendre. Quand le vaisseau mit à la voile et que sir Oran se trouva séparé de toutes ses premières connaissances, entouré de figures inconnues, il tomba malade et parvint rapidement à un tel état de langueur, qu'on désespéra de sa vie ; le chirurgien du vaisseau lui donna des soins ; mais le meilleur des médecins, le temps, opéra sa guérison. Une amitié très-vive s'établit entre lui et le capitaine et lui fit oublier le nègre et les négrillons. Après trois ans de croisière, le capitaine, à la suite d'une maladie violente et d'une blessure dangereuse, renonça à l'élément

inconstant. Il se retira avec sa demi-paie et le produit de ses prises dans un petit village, à l'ouest de l'Angleterre, où il s'occupa à cultiver un petit jardin et à marquer les variations des vents. Sir Oran, comme on l'appelait était son compagnon inséparable; il devint très-habile jardinier. Le vieux capitaine disait avec orgueil, qu'il avait un honnête homme dans sa maison; c'était plus que n'en pouvaient dire beaucoup de ses honorables voisins, qui parlaient cependant toujours de leur probité. Sir Oran montrait du goût pour la musique; un officier de la frégate, lui apprit à jouer de la flûte; il ne put, il est vrai, jamais parvenir à connaître les notes; mais en entendant répéter deux ou trois fois, des accords simples, il réussissait à les rendre avec la plus grande exactitude et la plus brillante exécution. Ce fait confirme mes

assertions, lorsque je prétends que la musique est plus naturelle à l'homme, que la parole. Le capitaine buvait une bouteille après son dîner et un verre de grog, avant de se coucher; sir Oran sympathisa très-bien avec ce goût. Plus d'une fois les deux amis ont passé la moitié de la nuit à table; le vieux capitaine chantant des chansons que sir Oran accompagnait sur la flûte.

Lors d'un voyage que je fis en été, dans le Devonshire, je me rappelai du capitaine, et je fus présenté par lui, à sir Oran. Vous n'avez pas oublié mes écrits sur l'origine et les progrès de l'homme, jugez qu'elle dût être ma joie en faisant la plus précieuse des découvertes. J'usai de toute mon éloquence pour persuader au capitaine de me céder son ami, dans le seul but de lui donner une éducation complète, je ne pus y réussir; ne voulant

pas le perdre de vue , je pris une maison dans le voisinage , et la liaison qui s'établit entre nous devint également agréable à tous les trois.

— Quelle partie fîtes - vous dans les concerts ?

— Je n'y voulus point y être admis , je reprochai souvent , mais inutilement , au capitaine de corrompre l'aimable simplicité de l'homme primitif , en l'accoutumant au vin et aux liqueurs fortes ; pour réponse , le capitaine m'envoyait , de bon cœur , au diable avec tous les buveurs d'eau ; il faisait la réflexion : que ceux qui sont les ennemis du vin et des liqueurs , craignent de trahir la bassesse de leur cœur dans l'ivresse ; comment concevoir , sans cela , qu'ils se privassent d'une aussi bonne chose que le vin ; il terminait ses discours par des chansons à boire , que son ami Oran accompagnait de son instrument.

Le vieux capitaine disait ordinairement que le grog était l'élixir de vie ; mais il ne le fut pas pour lui : une nuit il but son dernier verre, chanta sa dernière chanson et entendit, pour la dernière fois, la flûte de son ami. Le pauvre Oran eut le cœur brisé de tristesse ; je crois qu'il aurait suivi le capitaine dans la tombe, s'il ne m'avait été déjà sincèrement attaché ; même pendant la vie de son ancien maître.

Pensant que le changement de scène pourrait le distraire, je me rendis à Londres avec lui : les théâtres l'enchantèrent, particulièrement l'opéra, dont la musique s'accordait admirablement avec son goût.

Il y a quelque chose de si comique dans la contenance de sir Oran, que je ne l'introduisis que dans les meilleurs sociétés, où la politesse empêchait que l'on ne

se moqua de lui. Il est extrêmement susceptible sur le ridicule, (ce qu'il lui est , au reste , commun avec l'homme) s'il avait été traité avec moins d'égards qu'à l'ordinaire , mon élève en serait mort à coup sûr de douleur. Dans l'intention de lui assurer le respect de la société, qui se mesure sur le rang et la fortune , je lui ai acheté une baronnie ; enfin, pour lui assurer un état , j'ai traité avec le duc de Rottenburgh , pour la moitié de l'élection franche de l'ancien et honorable bourg d'*Onevote* , qui nomme deux membres au parlement, et n'a pour électeur que le noble duc. Sir Oran doit donc être déjà considéré comme un membre futur du sénat Britanique (ici sir Télégraph siffla.) Je veux pourtant, avant de le faire asseoir à Westminster, finir son éducation, c'est - à - dire , que je souhaite lui ap-

prendre quelques mots. Je ne crois pas que mes essais à cet égard , infructueux jusqu'à présent , puissent affaiblir les preuves par lesquelles j'établis que c'est un homme.

— S'il n'est qu'un demi-homme , il ne peut représenter un électeur entier ; et puisque le bourg *d'Onevote* nomme deux membres pour le représenter , sir Oran devrait seulement être considéré comme la moitié d'un représentant. Mais sérieusement votre but est-il de faire ressortir la corruption , en sollicitant pour un Orang-Outang , un de ces sièges dont la vente est un scandale ; où pensez-vous réellement que sir Oran soit un homme ?

— Je pense qu'il appartient à une variété de l'espèce humaine ; c'est un point que je tiens à établir dans le monde. Linnée a donné à son espèce la dénomi-

nation de *Tròglodytes*, *d'hommes de nuit* et *d'hommes des bois*; il pense donc évidemment, que ce sont des hommes. Il les décrit comme parlant en sifflant, pensant, raisonnant; il croit que la terre a été faite pour eux, et qu'ils en seront un jour les souverains.

— Dieu ! sauve le roi Oran ! ainsi cet homme sauvage, pourrait-être le fils d'un roi, perdu dans les forêts; il pourrait commander au lieu d'obéir; et changer pour celui de prince, son rôle de magot.

— Magot ! Buffon le range dans la classe des singes, il est vrai; mais si ce grand naturaliste eût vécu de nos jours, il aurait changé d'opinion. Il est pourtant curieux de penser que les voyageurs modernes, font des bêtes sous le nom de *Pongo*, *Mandrilles* et *Oran - Haut - Ton*, des mêmes êtres que les anciens adoraient

comme des dieux sous les dénominations de satyres, de faunes et de sylvains.

— Votre Oran change rapidement de rôle, de baronnet il devient membre du parlement ; vous le faites roi, et maintenant il est le dieu des forêts ?

— Je le présentai l'hiver dernier à Londres, à un savant mythologiste qui conçut la plus haute vénération pour lui ; il ne lui donnait pas d'autre nom que celui de Pan. Que je me trouve heureux, me disait-il, d'être assuré de l'existence de ces êtres divins, qui faisaient leurs demeures aux sommets des arbres, ou dans les creux des rochers. Il était enchanté de son talent pour la musique qui l'assimilait au dieu dont il lui donnait le nom. Quant à l'épithète de *Lachique* que ce même dieu porte, l'ami et le compagnon des orgies du vieux capitaine, pouvait très-bien la mériter ?

— Votre savant mythologiste n'avait pas le sens commun.

— Il a un système à lui, qui ne paraît déraisonnable ; que parce qu'il est peu connu.

— Si votre Oran est un homme, pourquoi diffère-t-il autant de l'espèce humaine, en ne parlant pas ?

— Parler, est une faculté artificielle ; comme l'homme civilisé est un animal artificiel. Le passage de l'état sauvage à l'état civilisé, affecte, non — seulement le moral, mais encore le physique ; non dans la première génération, mais à la longue, etc. Oran entend, quoiqu'il ne parle pas, et quand vous lui avez demandé de trinquer ou de vous servir une aîle de perdrix, il vous a fort bien compris.

— Le geste qui accompagnait ces deux demandes, a pu le diriger.

*

— Vous trouverez, quand vous le connaîtrez mieux, qu'il comprend très-bien.

— Je n'en doute pas ; je serai très-content de son élection par le bourg d'Onyvote, et je lui promets de lui prêter mon beau barouche pour y faire son entrée triomphale.

Sir Forester assura qu'il ferait part de cette offre à son ami ; la pendule marquant minuit, ils se séparèrent pour prendre du repos.

LES VÉRITABLES PRINCIPES DE
POPULATION.

SIR Télégraph, Oran et Forester étaient assis autour d'une table placée près de la fenêtre, et ils déjeûnaient, quand une chaise de poste s'arrêta dans la cour de l'abbaye. La voiture fut ouverte, il en descendit un individu long, maigre et pâle.

— C'est sir Fax, s'écria sir Forester ; sir Fax ! le champion de la raison, l'admirateur passionné de la vérité. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car l'arrivant entra dans cet instant dans le salon et

s'assit à la table du déjeuner , après avoir été présenté à sir Télégraph.

— Votre abbaye a singulièrement gagné à la métamorphose , dit sir Fax , après quelques momens ; j'ai de la peine à reconnaître les vestiges de l'ancien monastère , que j'ai perdu de vue depuis deux ans.

— Les paysagistes ne me sauront pas mauvais gré de la métamorphose ; j'ai ménagé les effets pittoresques autant que je l'ai pu.

— L'extérieur a été très-peu altéré , et j'y retrouve encore tous les caractères d'un véritable monastère.

— Sir Télégraph l'interrompt , l'intérieur est aussi très - monastique ; je vous assure , excellente table , vin vieux , que voudriez-vous de plus ?

— Ajoutez , que quoique serviteur des

dames, je suis encore libre; je cherche et ne trouve point; je crois voir dans chaque femme, celle que je dois aimer; cette illusion ne tarde pas à s'évanouir; je crains, vraiment, que ce ne soit jamais qu'en optique que je pourrai la voir.

— Est-ce un malheur, répondit sir Fax, un célibataire est très-considéré.

— J'espère, s'écria sir Télégraph, que je n'aurai pas long-temps à jouir de cette considération; qu'est-ce que la vie sans l'amour?

— Qu'est-elle avec l'amour, lui demanda sir Fax : un cerisier à fleur double, des fleurs sans fruits, après un mois la fleur tombe et elle est remplacée par la vanité et les chagrins.

— Le mariage, j'en conviens, peut être orageux; mais le célibat me présente de bien plus graves inconvéniens.

— Considérons, dit sir Fax, avec tout

le calme philosophique le mariage , relativement à son utilité dans la société ; il faut, j'en conviens, que quelques-uns se marient pour que le monde se perpétue ; mais il faut que plusieurs s'en abstiennent pour qu'il ne soit pas trop peuplé. *Peu et bien*, ces mots sont applicables à ce cas , ne vaudrait-il pas mieux qu'il y eût un petit nombre d'habitans sur la terre, vivant en paix et en harmonie , que cette foule disproportionnée de fous, d'esclaves, de pauvres, de voleurs et de cul-de-jatte, dont sa surface est encombrée On déclame contre les maux physiques et moraux ; on les attribue avec les machinécens à *un mauvais principe*, ou avec quelques philosophes modernes à la construction physique du globe. La cause de tous les maux qui affligent la société, est pourtant claire et facile à faire disparaître en la soumettant à un calcul. Il ne s'agit que de réduire la
population

la population proportionnellement aux moyens de subsistance; il faudrait pour cela obliger chaque époux à prouver qu'il peut nourrir six enfans, nombre sur lequel on peut ordinairement calculer.

— Ce calcul pourrait rarement être fait d'une manière sûre, repartit sir Forester; car les changemens de position dans la vie sont plus ordinaires et plus surprenans que dans les romans.

— Que la fortune qui paraît le mieux assurée puisse être rapidement détruite, je n'en disconviens pas; mais il y a des probabilités qui offrent assez de garantie pour justifier les entreprises et les mettre hors des atteintes du reproche.

— Vous avez peu de raison de vous plaindre que la génération présente ne calcule pas assez, s'écria Forester; l'amitié n'est plus, hors quelques exceptions assez rares, qu'un faible lien serré par l'intérêt ou

la vanité; l'amour n'est aussi qu'un marché vénal et honteux, le mariage, le plus sordide, le plus bas et le plus avilissant des commerces; nous ne sommes, enfin, qu'une race dégénérée, soumettant notre existence à des raisonnemens glacés, et nous pourrions presque nier que deux et deux font quatre, si nos intérêts nous y engageaient.

— La peinture que vous faites et qui s'applique exclusivement aux deux premières classes de la société, est, j'en conviens, assez exacte; vous leur rendez justice dans le fait; mais vous avez tort dans l'âpreté de votre censure; parmi les autres classes, les choses diffèrent; la triste influence de la taxe des pauvres a entièrement détruit le principe des calculs; le peuple se marie sans scrupule et il se confie, pour la subsistance de sa famille, à la providence ou à la paroisse; il se marie même dans l'asile du malheur, et change

les hôpitaux, cette retraite de l'âge et des infirmités, en une florissante manufacture de jeunes mendiants et de vagabonds.

Le barouche de sir Télégraph parut alors devant la porte; sir Forester pressa inutilement son ami de lui donner un jour de plus. Télégraph était pressé d'arriver à Mélincourt. Il promit néanmoins en partant de revenir bientôt à l'abbaye. Il secoua amicalement la main de Forester et celle de sir Oran, salua avec grâce sir Fax, et sortant de l'appartement, il s'élança dans sa voiture qui disparut aussitôt.

Ces quatre chevaux, dit sir Fax, comme le barouche s'éloignait, consomment la nourriture de huit hommes, pour le fol amusement d'un seul. Ainsi, comme Salomon l'observe, la vanité est le plus grand des maux.

Sir Télégraph ne réfléchit pas, répondit

Forester ; mais il a le cœur bon et l'esprit juste , j'espère beaucoup de lui ; il a été mal dirigé dans ses études , et vous ne disconviez pas que la marche que l'on suit dans les académies ne soit bien propre à dégoûter de l'instruction.

QU'EST-CE QUE L'ESPRIT DE LA
CHEVALERIE.

SIR Hippy, accueillit parfaitement, à son arrivée au château, sir Télégraph, que sa tante, mistriss Pinmoney, se chargea de promener dans les jardins; elle l'exhorta à persévérer dans ses projets sur Anthélia, quoiqu'elle ne pût se flatter d'un succès certain. Le caractère de la jeune lady est, observa-t-elle, extrêmement porté à l'exagération; mais il sera, sans doute, corrigé par le temps et l'expérience; elle lui apprit en même-temps qu'il aurait dans peu un rival formidable, en la personne de lord

Anophel-Acthar, fils et héritier du marquis d'Agaric. Sir Hippy montrait une prédilection dangereuse pour ce rival, qui serait sûr de son fait, près de toute autre dame qu'Anthélia, d'après son titre et sa fortune, à moins qu'un duc ne se mit sur les rangs; elle ajouta que le jeune lord devait arriver au château, accompagné de son tuteur, le révérend Grovelgrub et du célèbre poète Feathernest, à qui le marquis avait donné, depuis peu, une place en échange de sa conscience, que le poète lui avait vendue, par l'entremise de quelques amis qui lui avaient fait faire une très-bonne affaire. Le poète avait en conséquence, brûlé les odes qui lui restaient en portefeuille, sur la liberté et la vérité; il avait publié un volume de panégyriques adressés à toutes les puissances de l'Europe, ayant pour devise ces mots : *Tout ce que veulent les gouvernans est juste.*

La société, que le dîner réunit ce jour-là à Mélincourt, consistait en sir Hippy, représentant le seigneur du château, en miss Anthélia, sa pupille volontaire, miss et miss Pinmoney, amies de la maison, et sir Télégraph, connaissance de ces dames, engagé par sir Hippy, à établir pendant quelques jours sa résidence au château; le dîner n'offrit rien d'intéressant.

La nouvelle de l'arrivée de sir Hippy et de ses fonctions, fut rapidement répandue par le docteur Kilquick, docteur du canton, qui pensait qu'une médecine ou des pillules ne faisaient aucun bien si elles n'étaient assaisonnées d'anecdotes. Il avait été appelé au château pour guérir sir Hippy, d'une forte douleur au coude, que le gentilhomme hypocondre croyait sentir. Le savant docteur, en étudiant avec un soin particulier les symptômes et les

pronostics de l'hypocondrie, était arrivé à cette découverte merveilleuse, que la méthode la plus efficace de guérir un mal imaginaire, était d'en donner un réel. Dans ce dessein, il envoya à sir Hippy un bol qui contenait une potion, pour être prise de deux heures en deux heures. Elle aurait infailliblement produit son effet, si le bol n'avait été brisé sur la tête d'Harry, par son maître qui avait, lorsqu'on le lui présenta, une nouvelle attaque d'hypocondrie.

La passion à la mode pour les ruines et les bois, fut le prétexte dont quelques amans d'Anthélia se servirent pour prendre des logemens dans son voisinage et pour faire une visite au château de Mélincourt, où ils furent reçus et parfaitement accueillis par le lord sénéchal qui les engagea à passer quelques jours dans cette habitation.

Les gentilshommes, ainsi invités, étaient lord Anophel-Achthar et ses deux acolytes, le révérend Grovelgrub et Feathernest, l'écuyer O'scarum, propriétaire d'une vaste fondrière, dans le comté de Kerry, et sir Derrydown, fils unique d'une douairière de Londres qui, ayant en vain sollicité une visite d'Anthélia, envoyait son cher fils tenter la fortune en Westmoreland. M. Derrydown, avait long-temps pâli sur les bancs de l'école et feuilleté les livres poudreux de l'antiquité; ses longues études n'ayant servi qu'à redoubler la très-profonde obscurité, dont sont enveloppées les connaissances humaines, il en avait tiré cette conclusion, que *tout savoir est vanité*. Un jour, par un mouvement machinal, il lut un volume contenant des fragmens des anciens poètes nationaux; il trouva, ou crut trouver dans les expressions



naïves des vieilles ballades : *la vérité des choses*, qu'il avait cherché vainement dans les volumineux ouvrages des philosophes. D'après cette découverte, il fut chez son libraire, chargea une voiture de collections de ballades et de chansons populaires ; il les étudia attentivement ; il les porta dans les voyages qu'il faisait tous les ans à la campagne ; voyages, dont le but était, comme il le disait lui-même, d'arriver à la connaissance de *la vérité des choses* ; en observant les villageois et en commentant leurs vieilles chansons.

Sir Hippy présenta lord Anophel et ses deux savans amis, aux hôtes du château. Sir Feathernest, s'adressant tout bas à Grovelgrub, lui demanda s'il ne trouvait pas que ce sir Télégraph avait bonne grâce et quelque chose de très - expressif dans la figure, ce qui le rendait dangereux.

Anthélia, désirant ne montrer aucune partialité à ses adorateurs, ne fut pas fâchée d'échapper au fléau de se trouver en présence d'un seul admirateur. Au reste, ses prétendants ressemblaient à ceux de Pénélope ; ils buvaient, ils mangeaient ensemble et s'accordaient bien entr'eux. Elle aurait désiré, quand elle les laissait dans la société des bouteilles, en avoir, de son côté, une plus agréable que celle de mistriss et de miss Pinmoney ; mais elle se soumit à cette nécessité de la meilleure grâce.

Anthélia avait fait connaître à tous ses hôtes, ses idées sur le mariage, et sans trahir la vérité, comme le font quelques jeunes dames, en assurant qu'elles ne veulent pas se marier. Elle avait dit qu'elle désirait trouver dans l'époux qu'elle choisirait, *l'esprit de l'âge de la chevalerie*, en ajoutant que cet esprit constituait le seul

caractère qui pût lui inspirer de la confiance et fixer son choix.

Lord Anophel fut embarrassé de ce discours, et s'adressant à son tuteur, Grovelgrub, il lui demanda : *Qu'est-ce que l'esprit de l'âge de la chevalerie ?*

— Milord, mes recherches ne se sont jamais dirigées vers ce but.

Sa seigneurie eut alors recours au poète Feathernest, et il lui renouvela la question.

Feathernest fut surpris à son tour; il hésita, depuis sa métamorphose avantageuse en *ami du prince*, il n'avait pas trop réfléchi. Cette demande le blessa comme le spectre de son intégrité passé. Il balbutia une réponse à peine intelligible sur la vérité et la liberté, le désintéressement, la bienfaisance, le dévouement héroïque et l'amour de l'honneur; la pitié pour

le faible et l'opposition à la tyrannie qui formaient le caractère distinctif des anciens chevaliers.

— Ce sont les principes d'un vrai jacobin de France ! Feathernest.

— Il y avait , dans le mot de jacobin , quelque chose qui choqua l'oreille du poète , il craignit de s'être trahi ; heureusement son ami sir Mystic de Cimmerian-Lodge , l'avait initié dans les mystères de la philosophie transcendante , dont le jargon insignifiant , a pour effet certain d'exciter communément dans l'esprit du vulgaire , un profond étonnement pour les hautes connaissances de celui qui en use ; étonnement , qui naît de ce qu'on ne le comprend pas. Feathernest s'en servait , quand il était pris au dépourvu , pour assommer ses auditeurs ; aussi ne manquait-il pas de l'employer dans cette circonstance.

L'esprit de l'âge de la chevalerie, pensa l'écuyer O'scarum, je crois savoir ce que c'est. J'observerai tous mes rivaux ; l'un après l'autre je leur ferai une querelle ; j'écirai à mon ami le major o'Daskin, qui a la main la plus sûre d'Irlande, pour tracer un cartel, ou diriger une balle, et sur quatre coudées de terrain, nous déciderons à qui doit rester la belle.

L'esprit de l'âge de la chevalerie, disait sir Derrydown, je crois être le seul homme qui le possède aujourd'hui. Mais dois-je être un chevalier de la table ronde, sir Lancelot, Gauvain ou Tristan ? non, je serai un troubadour, un amoureux menestrel : je soupirerai de tendres ballades, en l'honneur de la beauté d'Anthélia ; elle sera la dame de mes pensées ; cet hommage ne peut manquer de plaire à son esprit romanesque, et il s'assit pour méditer sa première pièce de poésie.

Sir Télégraph, la tête remplie du souvenir des joutes, des tournois et des antiques scènes de force et de vaillance; cherchait comment il pourrait ressusciter cet usage. Il pensa qu'une course de chevaux pouvait remplacer un tournoi; Anthélia présiderait à cette fête, et donnerait sa main pour prix au vainqueur; il se flattait de l'être, quoique lord Anophel fut reconnu pour le meilleur cocher des trois royaumes.

LA PHILOSOPHIE DES CHANSONS.

LE peu de succès de lord Anophel auprès de la maîtresse du château, n'échappa pas aux yeux du révérend Grovelgrub, dont la vanité regardait comme une préférence exclusive, la politesse des manières d'Anthélia à son égard. Il s'assit pour calculer les chances qu'il pouvait avoir, d'obtenir la main de l'héritière du château de Mélin-court, et il les mit en balance avec les espérances d'avancement dans l'église, que la protection du marquis d'Agaric réaliserait certainement. Le proverbe qui dit : qu'un tien vaut mieux que deux tu l'auras, le détermina à ne pas risquer de perdre la

faveur du marquis , dans l'espoir d'un succès douteux. Il résolut donc de cultiver en secret , les sentimens d'Anthélia , et de ne jeter le masque , avec lord Anophel , que lorsqu'il serait sûr de l'héritière.

Les plans de mistriss Pinmoney , auraient été totalement déjoués , si lord Anophel eût réussi auprès d'Anthélia , non - seulement par le désir qu'elle avait que sa jeune amie devint sa nièce et porta le titre de lady Paxaret ; mais encore par le projet qu'elle avait formé , dès l'arrivée du noble lord , de le forcer à se rendre à discrétion à l'aimable Danaretta. Celle-ci la secondait très-volontiers dans ce plan. Que lord Anophel fût un sot et un fat , ce n'était point une objection , et ces dames pensaient , au contraire , que cette circonstance était très-favorable à leurs projets.

Anthélia passait la matinée en liberté

dans sa bibliothèque ; lord Anophel et son tuteur chassaient , mais aux petits oiseaux , pour avoir moins de peine ; sir Télégraph promenait sa tante et sa cousine dans son harouche , heureux de l'étonnement des stupides habitans des campagnes ; l'écuyer O'scarum galopait sur les plus belles routes , il tirait souvent sa montre , pour calculer la marche du temps. M. Derry-down relisait ses ballades ; sir Feathernest écrivait ses odes aux têtes couronnées , et sir Hippy sentait chaque jour de nouvelles douleurs , c'était entre le déjeuner et le dîner qu'il en était atteint , les symptômes s'amendaient au premier coup de la cloche qui annonçait le dîner , s'affaiblissaient à l'arrivée du maître-d'hôtel ; s'adoucissaient à la vue d'Anthélia , et étaient noyées dans une ample libation de Bordeaux , après le départ des dames.

La musique et la conversation remplis-

saient les soirées. M. Feathernest et M. Derrydown étaient, l'un et l'autre, admirateurs outrés de la vieille littérature anglaise, mais le premier était enchanté des écrits ecclésiastiques, des traducteurs de la bible, et le dernier n'admirait que les ballades; soutenant que tant anciennes que modernes, elles étaient les véritables expressions de la nature, les élémens de la vérité.

Assurément, dit un soir M. Feathernest, vous ne prétendrez pas que Chevi-Chase, (ancienne chanson de chasse des anglais) soit un plus beau poëme que le paradis perdu.

— Je ne sais, répondit Derrydown, ce que vous entendez par un beau poëme; mais je soutiens que cette ballade donne plus de connaissance *de la vérité des choses*.

— Qu'entendez-vous par la *vérité des choses*, demanda le poëte.

— Messieurs, dit le révérend Grovelgrub, définissez, tour-à-tour, ce que vous entendez l'un, par un beau poëme, l'autre par *la vérité des choses*. C'est vous que j'interrogerai le premier, Feather-nest ?

— Un beau poëme, dit celui-ci, est le développement brillant d'une action compliquée et de diverses passions ; il doit être exalté par le sublime, soutenu par l'élévation du style, semé de scènes magnifiques, de personnages héroïques et tendres, de caractères énergiques, le tout mis en harmonie par de savantes combinaisons.

— Définition admirable, s'écria lord Anophel.

— Admirable, milord, répéta miss Danaretta, et elle accompagna ces mots d'un doux sourire, qui manqua néanmoins son effet : sa seigneurie s'étant déjà retournée du côté du feu.

— A vous, sir, qu'entendez-vous par *la vérité des choses* ?

— Sur mon honneur, c'est le dernier sujet que j'aurais cru qu'un gentilhomme de votre robe, eût été bien aise de connaître.

— Il faut convenir, dit le révérend, que votre réponse n'est rien moins qu'honnête et précise.

— Votre habit vous protège, il me dispense de vous répondre d'une manière convenable.

— J'en appelle à sa seigneurie, dit Grovelgrub.

— Ah ! s'écria O'scarum, je serai bien aise de connaître l'opinion de sa seigneurie ?

— Mon opinion, Messieurs, vous me faites honneur, je n'ai point d'opinion, je vous assure.

— M. Derrydown, prit la parole : *la*

vérité des choses n'est rien moins qu'un coup d'œil rapide et exact entre le sujet que l'on traite et le but où il tend ; une sage liaison entre les divers sentimens et réflexions qui lui constituent l'essence.

— Je ne comprends pas bien cela.

— Je peux vous l'expliquer, mon révérend, vous connaissez la chanson du vieux Robin-Gray. (Chanson écossaise.)

« Le jeune Jacques m'aimait, me de-
» mandait pour son épouse : il avait une
» couronne et rien de plus ; pour faire de
» sa couronne une guinée , mon ami
» Jacques, s'embarqua, et la couronne et
» la guinée me furent l'une et l'autre don-
» nées. Il était en mer depuis un an et
» un jour, quand mon père se cassa le
» bras, nous perdîmes notre vache, et
» ma mère fut alitée par la maladie ; Jac-
» ques n'était plus là ; le vieux Robin-
» Gray vient et me demanda. »

Vous savez tous que Robin était riche et que Jenny fut contrainte de l'épouser.

— En face de l'église, et suivant les rites hétérodoxes, sans doute, dit le révérend.

— Précisément; dans le peu de mots que j'ai cités, vous avez plus de matière à réflexion, que ne pourrait vous en offrir le traité le plus profond de métaphysique ou l'histoire la plus savamment écrite. D'abord, c'est le tableau du pouvoir paternel en contradiction avec les affections de Jenny; le triomphe de l'intérêt et la puissance de la nécessité.

« Le jeune Jacques m'aimait et me » demanda pour son épouse.

Il est évident que le jeune homme aurait épousé Jenny, et qu'elle en aurait été bien aise.

« Le jeune Jacques m'aimait. etc. »

La jeune fille ne dit pas si elle aimait le

jeune Jacques ; c'est une de ces nuances délicates de la pudeur des femmes. Les jeunes dames ne disent jamais ce qu'elles pensent.

« Il n'avait qu'une couronne et n'avait » rien de plus »

Voilà la quintessence de tout ce qui a été dit et écrit sur l'amour et la prudence.

L'amant sacrifie tout ce qu'il a ; mais la jeune fille compte ; elle est fortement pénétrée des inconvéniens de la pauvreté ; elle glace son prétendant par ces paroles :

« Que pouvez-vous faire pour moi ? »

Le pauvre Jacques regarde tout étonné ; fouille dans ses poches, en sort sa pièce, la montre ; alors , la jeune fille lui dit : Vous n'êtes riche que d'amour, à quoi cela nous servira-t-il dans le ménage ? A ces mots , le pauvre amant se frappe la tête et part. Voici mes réflexions sur ce sujet.

— Passons les réflexions.

— Jacques

— Jacques s'embarque pour aller faire fortune ; à son départ , il donne tout ce qu'il a à sa maîtresse qui , remarquons-le en passant , est très-contente de ce don. Mais , quand il arrive , il la trouve , comme vous le savez , mariée à un riche vieillard. Les détails de cette ballade , abondent en vues lumineuses , sur la nature humaine , et l'état de la société. Elle établit *la vérité des choses*.

— Je ne vois aucune clarté dans cette définition , ou plutôt aucun rapport avec *Chevi-Chase* et le paradis perdu.

— Je vais alors examiner *Chevi-Chase* , au lieu du vieux Robin , pour vous y faire voir *la vérité des choses*.

« Que Dieu conserve notre noble roi ,
» notre vie et notre sûreté. »

— Que Dieu nous garde ! s'écria l'écuyer O'scarum ; si vous allez au travers de *Chevi-Chase* , avec la même lenteur que

vous avez mise dans l'histoire de Robin-Gray , nous en avons pour un mois. *La vérité des choses*, est ce que vous cherchez ? Eh bien ! priez miss Anthélia de pincer de la harpe ; sous ses doigts , cet instrument vous apprendra la musique des sphères , la concordance de la création et l'harmonie de l'univers.

— Vous avez bien mauvaise opinion , de notre sexe , sir Derrydown , si vous pensez que *la vérité des choses* consiste à montrer qu'il est gouverné par l'avarice et l'intérêt personnel. Je regrette bien sincèrement l'âge de la chevalerie , si recommandable par le respect qu'on y avait pour les dames.

— L'âge de la chevalerie ! plusieurs chevaliers peuvent encore brandir l'épée comme Roland ; mais une seule beauté peut aujourd'hui mettre la ceinture des Graces ; et cette beauté , c'est Anthélia.

— Ce serait un très-joli compliment, observa mistriss Pinmoney, d'un air piqué, si miss Mélincourt était la seule dame présente.

Sir Derrydown, regarda de tous côtés; il sentit qu'il avait, dans ce moment, manqué de politesse par trop d'attachement à *la vérité des choses*.

Anthélia n'eut pas l'air d'avoir entendu mistriss Pinmoney, elle continua : l'un et l'autre sexe sont, je le crains, aujourd'hui trop influencés par des calculs d'intérêts; souhaiter de l'aisance, c'est être prudent; mais désirer au-delà, c'est être avare. Voilà ce que les moralistes ne devraient cesser de répéter; mais dans le dix-neuvième siècle, où l'amour est toujours subordonné à la fortune; on trouve plus d'avarice que de prudence; aussi l'amour dans l'âge de la chevalerie, et ce même sentiment dans ce siècle, sont deux

choses très-différentes : le premier même doit être regardé comme totalement perdu et peut-être, la petite pièce que je vais chanter, n'est-elle pas déraisonnable : en plaçant, le tombeau de l'amour au milieu des ruines de la chevalerie.

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

SUR cette pierre funéraire
Que déjà la mousse envahit,
Et que de son jour froid éclaire
L'astre qui brille dans la nuit;
Que cherchez-vous passans à lire ?
Vous ne verrez qu'un arc brisé ;
Ces débris ne peuvent vous dire
A qui ce tombeau fut dressé.

~~~~~

QUAND le chevalier aux murailles  
Appendit son glaive vainqueur ;  
Qu'il n'eut plus pour cris de batailles  
Dieu , mon roi , ma dame et l'honneur,  
Voulant consacrer les merveilles  
D'un âge d'innocence et d'or ,  
L'amour composa dans ses veilles  
Des chansons qu'on redit encor.

~~~~~

SES tableaux trop vrais irritèrent ;
L'inconstance et la fausseté ,
Sur ses épaules attachèrent
L'aîle de la légèreté ;
Ses dards furent par l'avarice
Trempés dans un or corrupteur ;
Et le dégoût , fils du caprice ,
Le dépouilla de sa candeur.

~~~~~

HUMILIÉ de sa disgrâce ,  
L'amour s'enfuit au fond des bois ,  
Et pour toujours céda la place  
Aux usurpateurs de ses droits.



Sur cette pierre tumulaire  
Il grava son arc et ces mots :  
Ne me cherchez plus sur la terre ,  
Ici je jouis du repos.

---

---

## LE TORRENT.

---

ANTHÉLIA n'avait pas le projet de se condamner au célibat ; mais elle n'avait pas encore rencontré dans le monde , ou dans les prétendans qui s'offraient , les qualités dont elle se plaisait à orner le compagnon futur de sa vie ; elle se défiait des jugemens précipités , et voulait connaître par elle-même l'état de la société.

Elle se trouvait heureuse, cependant , du long intervalle qui existait entre le déjeuner et le dîner ; retirée dans son appartement , elle y faisait ou retentir les cordes harmonieuses de la harpe , ou elle retraçait , sur la toile , les scènes majestueuses des montagnes ; quelquefois aussi

s'échappant du château, entraînée par le charme d'un beau jour, elle descendait les marches inégales d'un escalier taillé dans le roc, qui conduisait au bord du torrent, dont les ondes, après avoir blanchi les bases du château, se perdaient dans la forêt. Anthélia s'y enfonçait avec lui, et admirait la nature dans toute son horreur. Des arbres s'élançant des rochers dans les nues, couvraient de leur ombre le torrent, et laissaient à peine pénétrer une clarté douteuse sous leurs voûtes ; mais bientôt la scène s'élargissait, et Anthélia, gravissant une colline, se perdait dans les solitudes de la montagne.

Par un beau jour d'automne et sous l'influence du soleil qui ajoutait encore à la majesté de ces monts à demi dépouillés, dont un léger brouillard enveloppait la cime ; encouragée par le calme de l'air, la profonde tranquillité de la nature, que

troublaient seulement le murmure de quelques sources , elle dépassa le terme de ses promenades ordinaires.

S'élançant légèrement sur la pente glissante du rocher qui formait les limites de la vallée de Mélincourt , elle descendit en traversant un petit bois de pin , dans une profonde vallée de l'aspect le plus romantique ; une source y formait un lac dont les eaux paisibles étaient traversées par un antique pont , formé de deux arches dont les piles s'appuyaient sur un rocher , que les eaux battaient de tous côtés. Un frêne avait poussé ses racines dans les fentes du rocher , et sa base noueuse offrait , aux voyageurs , un siège naturel , recouvert alors de feuilles jaunies , dépouille des bois , abandonnées aux vents ; ni le chant des oiseaux , ni le souffle des zéphirs , ni le bourdonnement des insectes ne troublaient le charme de cette

scène. Anthélia éprouva l'influence du site ; elle traversa une arche du pont , et s'assit sur le tronc du frêne , absorbée dans cette contemplation qu'on ne peut décrire , mais qu'il est si agréable d'éprouver : sensation , plutôt que pensée , que l'attention dissipérait , si l'on voulait s'en rendre compte.

Elle fut tirée de sa rêverie , par les sons d'une flûte , qui partaient du bois de pin qu'elle venait de quitter ; les notes en étaient sauvages et irrégulières ; mais leur effet était irrésistible : ils cessèrent ; Anthélia chercha des yeux d'où ils partaient. Elle vit, ou crut voir un individu qui traversait le bois. Il y avait dans sa tournure quelque chose de si extraordinaire , qu'elle crut que c'était un rêve de son imagination qui ne se formait pourtant pas ordinairement de semblables fantômes.

Elle n'eut pas un seul moment l'idée

que cette vision fut l'annonce de quelque danger ; si elle l'avait conçue , elle aurait été promptement dissipée , puisqu'elle ne vit plus rien. Cependant , si l'étranger qu'elle avait vu ou cru voir, avait eu des projets sinistres , il aurait pu les mettre sur le champ en exécution , puisqu'elle était seule et sans défense.

Elle se leva pour continuer sa promenade , et traversant la seconde arche du pont , elle se dirigea vers le haut de la montagne qui bordait l'autre côté du précipice. Sur son sommet on n'entendait point de bruit ; le murmure de l'eau ne frappait plus l'oreille ; l'air paraissait plus lourd , la vie et le mouvement y étaient suspendus , le sentiment de sa propre existence fut le seul qu'éprouva Anthélia , pendant quelques minutes.

Le vent se leva tout-à-coup , et chassa

devant lui le léger brouillard des montagnes. Les nuages s'amoncelèrent avec une effrayante rapidité ; le ciel s'obscurcit et l'orage éclata avant qu'Anthélia eut pu le prévoir ou qu'elle eut découvert un abri. La pluie tombait par torrens ; les flancs de la montagne étaient sillonnés par une multitude de ruisseaux formés en un instant ; chaque fondrière devenait un étang, et d'une gorge sèche , quelques minutes auparavant , s'élançait un torrent impétueux, accru continuellement dans sa chute.

La course d'Anthélia, rapide comme celle des Orcades , était à chaque instant retardée par la pente du terrain sur lequel elle se trouvait , au moment où elle regagnait la vallée, elle était envahie par le torrent qui blanchissait contre les arches du pont. Anthélia avait dépassé la première quand du haut des rochers, un chêne dont,

le tronc avait, peut-être, résisté depuis plusieurs siècles, aux autans et défié la hache des bûcherons, déraciné par la tempête, céda, pour la première fois, en se séparant du sol nourricier, et poussé par une force irrésistible qui le précipitait dans l'abîme, frappa l'arche qu'elle venait de traverser, et l'anéantit, laissant à peine quelques traces de son existence.

Les yeux d'Anthélia en suivaient les débris, même alors qu'ils avaient disparu; elle contemplait la nature dans toute son horreur; elle réfléchissait sur l'énergie de ce pouvoir auquel rien ne résiste, et dans ses méditations, elle oubliait toutes les difficultés qu'elle aurait pour regagner le château, si l'arche qui lui restait à traverser était également emportée. L'eau continuait cependant de croître et frappait avec force les fondemens du pont déjà ébranlé

par la chute de la première arche. Un bruit horrible tira Anthélia de sa rêverie. Le pont avait disparu ; elle était isolée sur le roc intermédiaire que les flots menaçaient également de submerger. Si les ondes couvraient le rocher, le frêne pouvait lui offrir encore un asile ; mais cet arbre antique ne serait-il pas déraciné ? La position de l'héritière était pénible ; elle s'y soumit néanmoins sans murmure. La fortune lui avait souri jusqu'alors ; mais ce n'était pas une raison pour qu'elle lui fut toujours favorable. Assise à la même place qu'elle avait occupée le matin, elle comparait le changement du temps, celui de sa position ; tout était beau, tout était facile alors..... Elle regardait ce bois de pin où elle avait cru voir une figure si extraordinaire et d'où étaient partis les sons qui l'avaient frappée. La même musique se fit entendre ;

elle ne put retenir un cri ; il attira un étranger qui , s'élançant du bois , courut avec rapidité vers le bord du précipice ; ses gestes , témoignaient à Anthélia tout l'intérêt qu'il prenait à sa situation , et le désir qu'il avait de la secourir. Immobile pendant quelques minutes , l'inconnu mesure des yeux le précipice ; revole vers le bois , saisit un pin et cherche à le déraciner. Anthélia le suivait des yeux avec étonnement ; cet étonnement redoubla quand elle vit le pin céder à la force incroyable de l'étranger , et se séparer du sol. Son libérateur le chargea sur ses épaules ; arriva en un clin d'œil sur les bords du torrent ; il mesure des yeux l'endroit où la distance est le moins considérable ; il appuie les racines de l'arbre sur un point solide , et le laisse retomber de manière à ce que les branches de sa tête atteignent l'île. Cette opération faite , il s'élance

légèrement sur le pont qu'il vient de créer ; prend Anthélia dans ses bras , et la dépose sur l'autre rive avec une rapidité qu'on ne peut décrire.

Des cris se faisaient entendre dans le lointain ; ils annonçaient l'arrivée de sir Hippy<sup>e</sup>, de lord Anophel et de son révérend tuteur. On s'était aperçu , au château , de l'absence d'Anthélia, dès le commencement de l'orage ; cette circonstance avait rendu sir Hippy à demi fou. Tout le monde se mit à sa recherche ; le hasard seul , avait dirigé ces trois Messieurs du côté où elle se trouvait ; elle remerciait , en ce moment , son libérateur ; c'était sir Oran.

Sir Hippy accourut vers sa nièce (nom qu'il lui donnait souvent ) il lui apprit qu'au moment où miss Danaretta lui avait annoncé que sa chère Authy n'était pas au château ; il souffrait d'une paralysie à la jambe droite ; il allait prendre une po-

tion que le docteur Killquick lui avait ordonnée; mais à cette nouvelle, il l'avait fait voler par la fenêtre, et il croyait, par parenthèse, qu'elle était tombée sur la tête du docteur qui traversait alors la cour, pour s'en retourner.

Anthélia lui fit connaître le service signalé que l'étranger venait de lui rendre. Sir Hippy l'en remercia par le serrement de main le plus cordial.

Lord Anophel s'approcha, et après avoir fixé sir Oran avec son lorgnon, il le salua; sir Oran avança la main, saisit le lorgnon de sa seigneurie et le salua, après l'avoir regardé quelques minutes à travers le verre.

La colère du lord ne peut se décrire; mais il avait entendu le récit d'Anthélia; il voyait le pin déraciné, et jugea plus prudent de se taire.

Le révérend Grovelgrub, couvert d'une ample redingotte, et portant un para-

pluie ; offrit l'un et l'autre à miss Mélin-court ; car la pluie continuait toujours. Anthélia le remercia et l'assura qu'elle était si complètement mouillée , que cela rendait toutes précautions inutiles.

Sir Hippy , qui était également mouillé et qui s'en apercevait seulement alors , voulut promptement retourner au château ; ajoutant , qu'il craignait qu'on ne fut obligé d'appeler le docteur pour sa nièce ou pour lui. Anthélia l'assura que pour sa part , les services du médecin seraient tout à fait inutiles ; elle se tourna vers sir Oran et l'engagea à dîner ; cette invitation fut réitérée par sir Hippy ; sir Oran répondit d'un geste en montrant avec la tête une direction opposée à celle du château ; il s'inclina poliment et prit congé de la société.

— Qui , diable est-il ; dit , après quelques instans , sir Hippy , comme ils retournaient au château ; c'est sans doute un

homme comme il faut, à en juger par sa tournure, quoique par parenthèse, le pauvre homme ne soit pas beau; mais il est fort comme un Hercule ou un Rolland; il déracine un pin, mylord, aussi facilement que votre seigneurie arracherait un champignon.

Sir, répondit lord Anophel, déjà fâché, je n'ai rien à démêler avec les champignons, et quant à ce gentilhomme, malgré sa tournure et même sa force, il faut convenir, que prendre mes lunettes est un trait d'impertinence pour lequel je serai forcé de lui demander la satisfaction d'un homme d'honneur.

Ils arrivèrent en cet instant à la porte du château.

---

---

## L'AMOUR ET LE MARIAGE.

---

SIR Oran ayant fait, à ce que nous supposons, une course beaucoup plus longue qu'à son ordinaire, s'était assis pour se reposer, dans le bois de pin, où il jouait de la flûte pour se distraire ; quand la vue d'Anthélia, pareille à une belle vision, le plongea dans une profonde admiration et le fixa à la place d'où il l'avait vu disparaître. Il y attendit son retour, jusqu'au moment où il eut le bonheur de déployer sa force d'une manière si utile pour elle. En la quittant, il courut jusqu'à l'abbaye, et délivra son ami Forester de l'inquiétude que lui causait son absence trop prolongée, par un aussi mauvais temps.

Peu de jours après, messieurs Fax, Forester et Oran, étaient assis autour de la table du déjeuner, quand on apporta une lettre adressée à sir Oran-Haut-Ton, à l'abbaye de Redrose. La surprise de Forester fut extrême; il ne pouvait concevoir comment, Oran, qui ne savait ni lire, ni écrire, avait une correspondance, et pour s'en éclaircir, il ouvrit la lettre lui-même.

Elle était d'un homme de loi qui signait Richard-Ratstail; c'était une signification; elle sommait sir Oran de comparaître devant les tribunaux pour se défendre dans l'affaire que lui intentait Lawrence-Litage, seigneur de Muckworms; ledit Oran étant accusé d'avoir, par la force de son bras et des armes ci-après : pistolets, fusils, épées et dagues, commis divers délits dans les terres dudit seigneur; brisant, déracinant et rompant des pins

de diverses tailles et grandeurs, dans les bois ; le tout contre la paix de notre seigneur et roi, et la dignité de sa couronne ; faisant cela malicieusement et traîtreusement, pour injurier l'écuyer. D'après ce, sir Oran était tenu de comparaître et de rendre compte de sa conduite, sans quoi, il serait condamné aux dommages et intérêts. etc. etc.

C'était une énigme pour sir Forester ; mais ce qui augmenta sa surprise, en relisant la lettre, ce fut de trouver miss Mélincourt, propriétaire du château de ce nom, mêlée dans cette affaire, comme ayant aidé et porté ledit Oran auxdites dévastations.

Sir Forester conclut que le meilleur moyen d'arriver à la solution de ce mystère, était de se rendre à Mélincourt. Le récit enthousiaste que lui avait fait Paxaret de la beauté et des qualités d'Anthélia,

lui avait inspiré le désir de la connaître et il pensa que la circonstance présente lui offrait un mode d'introduction très-heureux. Il demanda à sir Fax s'il était disposé à une longue marche; celui-ci ayant répondu affirmativement, ils ne perdirent point de temps et se mirent en route accompagnés de l'ami Oran qui les suivit sans y être engagé; sir Forester n'avait point de chevaux; nous rendrons compte de ses motifs dans la suite, et il avait seulement bâti des écuries pour la commodité de ses amis, quand ils venaient le voir.

Nous verrons sir Télégraph et peut-être son phénix, miss Mélincourt, dit sir Forester.

— Son phénix, dit sir Fax; si une femme qui reçoit ce titre de son amant, en est un; le phénix n'est pas rare à trouver.

Peut-être, cependant, désignez-vous seulement sous ce nom ; la femme en qui vous croyez trouver quelques-unes des qualités dont vous embellissez votre dame imaginaire. C'est par l'exagération des vertus, dont vous l'avez ornée, que vous avez été jusqu'à présent indifférent aux attraits réels des femmes que vous avez vues ; ainsi, votre imagination vous a privé du bonheur et vous a exposé à perdre plus qu'à gagner.

— Je ne désire point trouver la perfection, répondit Forester ; je ne cherche point une créature introuvable, mais bien ce que je sais avoir existé ; ce qui, je n'en doute pas, existe encore, quoique dans une si déplorable rareté, que j'ai peu d'espérance de le rencontrer. Je voudrais une femme qui put aimer la poésie, non-seulement à cause de son harmonie et de sa pompe, causes ordinaires de l'admiration  
des

des mortels, mais par le sentiment de la vérité et de la liberté qui sont les sources véritables de cet art divin et sans lequel les périodes les mieux tournées, les images les plus saillantes, ne sont que du vil clinquant. Je voudrais que cette femme fut musicienne; mais que ce goût partît de l'âme et ne consistât pas dans la science des doigts; sa voix et sa touche ne devraient avoir rien de commun avec la manière de ses prétendus virtuoses que l'on décore du nom de chanteurs.

Je n'entends pas très-bien votre pensée, nous y reviendrons, continuez je vous prie.

— Cette femme serait bienfaisante; mais elle aurait une libéralité éclairée par une sage philanthropie pratique; elle saurait discerner avec prudence les objets de ses bienfaits, et elle leur donnerait une forme permanente, également digne du bienfaiteur et de l'obligé.

— C'est plus qu'on ne peut espérer.

— Elle aurait peu de goût pour ce qu'on appelle plaisirs du monde ; les siens seraient bornés dans le cercle de sa famille et du petit nombre de ses amis. Elle aimerait à la fois , les livres , l'occupation , les fleurs , le bonheur inaltérable de la concorde domestique et les délicieuses effusions d'une confiance réciproque ; les rochers les bois et les montagnes , bornes de la vallée qu'elle habiterait , seraient pour elle , celles du monde.

— Rien de plus ?

— Elle aimerait la vérité ; toute espèce de fausseté , de détours , lui seraient étrangers ; la simplicité de ses pensées devrait être surpassée , par l'ingénuité de son langage , et son témoignage serait d'un poids irrésistible.

— Vous ne dites rien de la beauté ?

— Ce qui est ordinairement appelé beauté , consiste dans la symétrie des formes et la régularité des traits ; je pourrais m'occuper de ces objets , si j'avais à acheter une statue ; mais comme il s'agit de choisir une compagne ; je veux que tout son être soit le miroir des qualités que j'ai décrites , alors elle ne peut manquer d'être belle.

— Vous n'avez pas encore parlé de la fortune , principale , ou pour mieux dire , de l'unique considération qui préside aujourd'hui aux mariages ?

— Je suis assez riche pour être dispensé de cette considération , et quand même je ne le serais pas , je ne crois point qu'il soit sage d'être trop influencé par la fortune ; rien n'est plus incertain , plus périssable que les richesses ; combien de mariages d'intérêts et de convenances ont été rompus par la révolution française ? Mais sans parler de

ces temps de convulsions politiques, nul état, ou nul individu n'est assuré contre les vicissitudes de la fortune; que deviennent alors, les unions mal assorties, qui ne sont basées que sur l'intérêt, quand l'argent part, et que l'individu reste? Les qualités du cœur et de l'esprit, sont les seules hors du pouvoir des événemens, et elles seront aussi mes seuls guides dans le choix d'une épouse.

— N'y a-t-il aucune autre qualité indispensable, que vous ayez oubliée dans votre énumération?

— Je ne le pense pas; mais il y en a qui sont contenues implicitement dans celles dont j'ai parlé et qui doivent nécessairement co-exister avec elles : une profonde sensibilité, une douce gaieté et cette égalité de caractère qui fait le bonheur de la vie.

— Vous vous proposez , sans doute , de vous marier , quand vous aurez trouvé la femme que vous venez de décrire ?

— Oui vraiment.

— Et si vous ne la trouvez pas ?

— Je ne me marierai point.

— Alors , votre héritier présomptif n'a rien à craindre , et peut compter sur vos titres et votre fortune.

---

---

## L'AMOUR ET LA PAUVRETÉ.

---

Nous allons bientôt, dit sir Fax, comme ils continuaient leur voyage, passer près d'une cabane dont j'ai connu, il y a deux ans, les malheureux habitans. La vue de l'intérieur et de l'extérieur de cette chaumière, exposée dans toutes les places publiques du royaume, avec un léger commentaire serait, par la terreur qu'elle inspirerait, la meilleure dissertation en faveur de mon système de population ; ce tableau aurait l'avantage de mettre sous les yeux de la génération qui s'élève les conséquences déplorables, de ces mariages imprudens, et les résultats nécessaires de ces passions romanesques, qui

ne comptent pour rien , la seule chose qui peut rendre le mariage supportable , je veux dire l'argent. Cela est , cela doit être ainsi ; la constitution de la société le demande impérieusement ; le monde réel n'est pas le monde imaginaire ; quand un amant épouse des lèvres de corail , des dents de perles , des yeux d'azur , il doit savoir que ce n'est pas le tout , et qu'aucun fournisseur ne s'engagera sur ces trésors.

— Je soutiens , au contraire , avec l'Émile de Rousseau , que dussent s'accumuler toutes les calamités possibles sur deux cœurs tendres et unis , ils se trouveront plus heureux en souffrant ensemble que s'ils possédaient toutes les richesses en devant vivre séparés.

— La désunion des cœurs est un mal d'une autre espèce ; il n'est rien en comparaison des maux que je désirerais dé-

truire ; que deux riches époux joints par des nœuds indissolubles et se haïssant cordialement , soient malheureux , cela est certain ; mais que deux pauvres que l'amour ou d'autres motifs ont conjoints , habitant dans un taudis , manquant des choses les plus nécessaires à la vie , soient dans une situation infiniment plus malheureuse ; c'est ce que je pense , c'est ce qu'on ne peut nier. La peinture que vous vous faites d'une cabane , vous offre un couple brillant de santé et de jeunesse , vêtu d'habits propres , quoique grossiers ; vous croyez voir des meubles de bois simples , quoique bruts ; mais osez entrer dans l'enceinte des habitations du pauvre , vous y trouverez toujours les maux qui marchent à la suite de l'infortune , les passions , la faim , le mépris , l'abandon , une demi - douzaine de malheureux enfans , dont les seuls ha-

bits sont, peut-être, taillés dans les restes d'une couverture, des dettes; les officiers de justice en perspective, et un long séjour dans les murs humides et malsains d'une prison.

— Vos tableaux sont exagérés!

— Je vous ai entendu déclamer fortement contre ceux qui soutiennent que les malheureux doivent avoir été imprudens.

— Assurément, cette assertion fournit une excuse aux cœurs froids; dire que la misère est le fruit de l'imprudence, c'est bannir l'humanité du monde; la bonne et la mauvaise fortune dépendent de beaucoup de circonstances imprévues. La prudence et l'industrie n'assurent pas toujours le succès, et le résultat des actions les plus folles, peut quelquefois nous être favorable.

— Persuader au riche que tous les mal-

heurs viennent de l'imprudence, serait un grand mal; mais ce serait un plus grand tort que de laisser croire au pauvre, que la folie peut avoir un aussi heureux résultat que la prudence; car ce qui est vrai dans une circonstance, est faux dans mille autres. Ce n'est pas assez que de posséder de l'industrie et des talens, il faut être placé de manière à pouvoir les développer; une population trop considérable, doit nécessairement avoir des membres qui souffrent; même parmi les individus les plus industrieux, la misère les accable quelquefois, malgré tous leurs efforts pour l'éviter. On ne devrait donc permettre de se marier qu'à ceux qui pourraient prouver qu'ils ont de quoi vivre.

— Il me semble injuste que tous les biens de la terre soient destinés au riche; si vous bannissez l'amour de la cabane

du pauvre , que lui restera-t-il ? Il n'a ni plaisirs, ni amis, nuls moyens d'exercer sa bienfaisance , rien qui puisse remplir le vide de son cœur. La société dans la pauvreté, vaut mieux que la richesse dans l'isolement ; mais la pauvreté et la solitude sont plus qu'en peut supporter l'homme.

— Voici , si je me le rappelle, la chaumière dont je vous ai parlé. L'habitation que sir Fax désignait, tombait en ruines et ne paraissait plus habitée ; son toit était abattu : son jardin sans haie et sans culture. Que peuvent être devenus ses malheureux habitants, s'écria sir Fax ?

— Quels sont ceux que vous regrettez ?

— Des infortunés pour qui la nature avait beaucoup fait et la fortune rien ; j'entrai dans leur chaumière pendant un orage ; j'y vis le tableau que vous croyez imaginaire, et la réalité en était peut-être plus affreuse encore. C'était la misère au

dernier degré. Un observateur passant auprès d'eux les eût jugés de la classe la plus abjecte ; mais leur physionomie indiquait mieux. Je fus long-temps sans pouvoir leur arracher un seul mot, et quand j'y parvins, je fus étourdi de découvrir dans une situation si pénible, dans cette demeure ruinée, des êtres riches des sentimens les plus généreux, et donés de l'esprit le mieux cultivé. Ils redoutaient le monde, qu'ils ne connaissaient pas. Ce ne fut que peu à peu que j'obtins leur confiance. Le mari me raconta leur histoire, que je vais vous redire, dans ses propres mots, si je le puis.

---

---

**DESMOND.**

---

**J**E m'appelle Desmond; mon père était officier de marine. Il fut forcé, par ses blessures, de quitter le service; il se retira avec sa demi-paie et une très-modique pension. J'étais son fils unique, et il se soumit à tous les genres de privations pour me faire donner une bonne éducation, se flattant qu'elle me mettrait à même de faire mon chemin; il accompagnait ce souhait de l'espérance que je considérerais l'argent comme le moyen et non comme le but, et que je me souviendrais que les seuls trésors réels de la vie, sont la vérité, la santé et la liberté. Vous n'êtes pas

étonné qu'avec de tels principes, mon père soit resté trente ans lieutenant de marine, et que j'aie passé, au collège, pour un sujet dont on ne pouvait rien faire. Je profitai peu à l'université, comme vous le supposez facilement; le système d'éducation qu'on y suit, me parut le résultat d'une profonde conspiration contre la raison humaine et les efforts d'un puissant machiavelisme politique et ecclésiastique pour arrêter l'essor d'un esprit ardent, irrité par le dégoût que doit lui faire éprouver un travail inutile.

Découvrir ou même commenter utilement une seule vérité, détruire l'empire des préjugés, porter le flambeau dans la route ténébreuse de la superstition et des impostures politiques, c'est rendre un service essentiel à l'humanité; mais tout cela est diamétralement opposé aux intérêts de ce peu d'élus, devant qui la

multitude doit ramper. Les sciences morales, autrement les améliorations morales, les doctrines de bienveillance, une plus saine civilisation de la société, ne font point partie de ces institutions ; tout y est mis en usage, au contraire, pour rendre odieux les mots de philosophie et de philanthropie, et pour éteindre, par le ridicule et la persécution, cet amour enthousiaste de la vérité, qui n'a jamais été éprouvé par les orgueilleux fondateurs de ces établissemens publics.

L'étude de la morale et des belles-lettres, occupaient exclusivement mon attention. J'avais peu de goût pour la science des signes et des nombres, et encore moins pour les nouveaux systèmes de critique et d'appréciation professés dans les académies. Je m'enthousiasmai à la lecture des poètes Grecs et Romains ; mais je trouvai que *la*

*vigueur pleine de feu et la céleste origine* de leurs conceptions et de leurs expressions ne se faisaient plus sentir dans les dissertations minutieuses dont ils étaient les objets. J'étudiai le grec comme un moyen de connaître Homère et Eschyle, et je ne concevais pas qu'on peut préférer Lycophron à Sophocle, parce qu'il a l'avantage d'être obscur; je n'aurais rien compris à ce phénomène, si je n'avais vu que le système des éducations publiques était calculé pour faire reculer de frayeur les esprits timides, et pour faire consumer aux esprits supérieurs, leur dangereuse activité dans des bagatelles difficiles, et l'inepte travail auquel on les condamne.

Je n'avais pas achevé ce qu'on appelle, mes années classiques, quand la mort de mon père me força de quitter le collège avant le période ordinaire, où la même dis-

inction est accordée, sans différence à tous les écoliers, non d'après leur mérite, mais d'après la durée de leurs études.

Je me trouvais sans ressources; mais le sentiment de mes moyens fit que je ne doutai pas de pouvoir me suffire à moi-même, lorsque je serais rendu à Londres, ce centre de l'énergie et de l'intelligence. Je m'y acheminai et devint l'humble pensionnaire d'une veuve, dont l'existence et celle de sa fille unique, reposaient sur le nombre de leurs locataires.

Ma première visite fut à un libraire de Bond-Street à qui j'offris un traité sur les éléments de la morale. Mon cher monsieur, me dit-il avec une grave politesse, prenez la peine de vous asseoir et de rester quelques heures dans mon magasin; si vous entendez une seule de mes pratiques prononcer le mot de morale, je vous donne ce que vous voudrez de votre manuscrit. Il le

parcourut ; j'aperçois , dit-il , quelques passages , qui quoique n'étant bons à rien , pourraient figurer dans la revue ; mon ami , M. Vamps , en est l'éditeur , il n'a pas de rédacteur pour la morale ; je vais vous donner un billet pour lui. Je le remerciai de sa bonté , et avec cette recommandation , je me rendis chez M. Vamps , que je trouvai , dans un élégant cabinet , assis devant un grand *in-quarto* , qu'il chargeait de notes au crayon ; grand nombre de livres , de pamphlets , de fragmens des uns et des autres étaient sur une table devant lui , avec un pot de gomme , et une énorme paire de ciseaux.

Il me reçut avec hauteur , lut le billet , et dit : M. Foolscap vous a assuré que je manquais d'écrivains sur la morale ; il trouve que vos écrits ont du mérite ; je ne serais pas fâché d'avoir un auteur qui écrit bien sur cette matière ; car nous en sommes

très-mal fournis depuis long-temps. Quoique la morale ne soit pas beaucoup demandée par nos lecteurs, on en a besoin quelquefois, et elle figure fort bien parmi nos articles politiques. Vous voyez ces piles de pamphlets, ces volumes de poésie et ces *in-4.*<sup>o</sup>, tout cela, quoique sous différens titres et sortis de diverses mains, revêtus de couvertures de plusieurs couleurs, a cependant un seul objet et le plus impertinent de tous ; cet objet est de prouver, à la fois, l'existence d'une chimère que les écrivains nomment corruption politique, et de convaincre le public, que cette corruption doit disparaître. Nous désirons anéantir l'effet de ces clameurs incendiaires, et c'est vers ce but que nous dirigeons toute notre artillerie politique. Dans mon prochain numéro, je ferai paraître un article très-profond, pour prouver que la corruption n'est qu'un mal fantastique,

créé par l'imagination de quelques fous. J'établirai ensuite , que si la corruption n'existe pas , on a tort de s'élever contre elle , et de désigner à l'opinion publique certains personnages prétendus intéressés à son existence ; je finirai par prouver que les partisans de la démocratie , sont les seuls qui calomnient la nation , etc.

Le but moral et politique de cet article est très-sage , il appartient à un gentilhomme d'un rang élevé ; mais qui a le malheur d'être accusé de faire partie du nombre des corrompus , parce qu'il jouit d'un revenu annuel de plusieurs mille livres sterlings sur le trésor.

Cet article aurait besoin d'être relevé par un peu de morale ; nous avons plusieurs gentlemans dans notre corps ; mais la morale n'est pas leur fort. Nous avons , dans diverses occasions , substitué à cette dernière , la théologie ; la ruse

était très-adroite ; mais je suis fâché de le dire , elle a seulement réussi parmi les vieilles femmes , et ce ne sont pas nos meilleurs ni nos plus nombreux abonnés ; nous en avons quelques-uns d'obstinés , qui veulent , comme je l'ai observé , que nos articles politiques soient assaisonnés de morale ; ainsi comme le dit M. Fools-cap , il faut nous en procurer d'une manière ou d'une autre , pour combattre victorieusement les déclamations contre la corruption , ou pour me servir d'une expression parlementaire : *contre les consciences qui ne peuvent être touchées par la honte.*

Maintenant que vous êtes au fait , si vous voulez arranger mon article de manière à satisfaire mes abonnés , vous serez content de moi.

J'observai que j'espérais qu'il me laisserait toute liberté dans mon opinion , et

que je pourrais traiter l'article comme il me conviendrait ; j'ajoutai franchement que je ne le ferai pas de la manière qui paraissait lui plaire.

Ces mots le rendirent furieux, il jura de se venger de M. Foolschap qui lui envoyait un jacobin. Je réclamai vivement contre cette apostrophe. Entièrement novice au monde, j'essayai de raisonner avec lui, comme si la conviction du bien et du mal pouvait l'influencer ; mais il m'interrompit, en me disant que, jusqu'à ce qu'il eût une pension pour se ranger du parti de la raison, il penserait comme il le faisait ; que je pouvais m'éviter la peine de chercher à le convaincre, que la logique, à son usage, le mettait au-dessus des atteintes de la honte et des notions abstraites de la vérité et de la liberté ; qu'il voulait bien croire, d'après la lettre de M. Foolschap, que j'avais du talent pour

la théorie de la morale ; mais que cette théorie n'avait rien de commun avec la pratique , et qu'il me souhaitait le bonjour.

Je ne fus cependant pas découragé par ce premier essai , et je fus me présenter chez tous les éditeurs des journaux qui paraissent tous les jours , toutes les semaines ou tous les mois ; je trouvai partout la même indifférence ou la même aversion pour les principes généreux , le même intérêt personnel : chaque journaliste était l'organe de quelque faction , et par conséquent circonscrit dans un cercle étroit ; chez tous , l'honneur , la conscience , l'intégrité , la générosité et la justice , étaient remplacés par la bassesse , l'hypocrisie , l'intérêt , la corruption et le mensonge.

Comme je n'étais nullement tenté de

changer mon indépendance contre ces viles passions ; toutes mes visites chez ces messieurs , se terminèrent comme celle que j'avais faite à M. Vamps.

D'après le conseil et à la recommandation d'une de mes connaissances de collège , je fus placé comme instituteur chez M. Dross, riche citadin , dont la fortune provenait des fournitures qu'il avait faites au gouvernement ; fournitures dans lesquelles il n'avait pas oublié ses intérêts. Sa conscience était ce qu'on avait eu à meilleur compte dans les marchés qu'il avait souscrits , quoique le ministre l'eut achetée très-chèrement , au dire de ses plus proches voisins. Ce n'est jamais un avare qui estime les consciences , et la plus corrompue est toujours la plus chère.

M. Dross était un géant pour la taille , et son âme était celle d'un nain. Sa  
femme

femme était également d'une haute stature ; mais la nature avait borné-là sa dépense , et n'avait point donné d'âme à ce corps , méprisable , composé d'ignorance , d'arrogance et de cet orgueil qui a sa source dans les richesses ; ils étaient qualifiés cependant , tous les deux du nom de *très-respectables*.

M. Dross aspirait à être quelque chose , mot adopté pour signifier qu'on vise à la noblesse. Il donnait de magnifiques routs , où se rendaient plusieurs personnages illustres et une partie de ce monde à la mode , que l'on trouve partout , où il y a un souper.

Il faisait consister la vertu , à n'avoir point de dettes , à aller régulièrement à l'église , et à donner à dîner à son pasteur ; la charité , à payer la taxe des pauvres , à placer son nom à la tête des souscriptions publiques ; enfin , il avait un profond mépris pour le savoir , qu'il ne séparait pas

des haillons et de la misère. Ce couple avait eu plusieurs enfans : M. Dross savait qu'il était à la mode d'avoir un instituteur et une gouvernante ; il chercha à se procurer ces deux parties essentielles de mobilier. Ma destinée bizarre me fit entrer dans sa brillante demeure, sous le titre de précepteur. Le caractère de la gouvernante, miss Pliant, était admirablement adapté à sa situation : elle ne présumait pas qu'on peut avoir une volonté à soi ; suspendue, comme le cercueil de Mahomet, entre sa maîtresse et la femme de chambre, méprisant l'une, méprisée par l'autre, son esprit semblait indifférent à sa position, et son cœur à son isolement ; elle n'avait ni principes, ni sentimens sur le bien et sur le mal ; intéressée, sans âme, bassement complaisante, elle était contente de sa situation, parce que le résultat devait en être de lui assurer un établisse-

ment avantageux. Elle avait des talents : habile musicienne , son jeu n'avait pas d'âme ; peintre exercée , elle copiait le paysage sans avoir de goût pour la nature , *etc. etc.*

Elle professait aussi la grammaire française , quoiqu'elle n'eût jamais lu que le *Télémaque* dans cette langue. Elle haïssait , sans les connaître , Rousseau et Voltaire , les ayant entendu appeler *philosophes* par son père , qui tenait cette opinion du révérend Simoney , son vicaire , qui les a jugés sans savoir ce qu'ils ont écrit.

Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on me traitait comme un laquais , en me prêtant plus de prétentions et en m'accordant moins d'utilité. On attendait , effectivement , plus de servilité de moi , surtout dans le caractère ; si j'avais la présomption d'avoir une opinion différente de celle de M. Dross ,

il regardait de tous côtés avec étonnement, pour savoir si l'on pouvait tolérer une telle audace. J'enviais le sort de son domestique, qui vivait parmi ses égaux, qui pouvait au moins avoir une opinion et l'exprimer librement ; pendant que toutes mes fonctions devaient être celles d'un miroir, et tous mes mouvemens, ceux d'un automate.

Je vis bientôt que je n'avais plus que le choix, ou de devenir esclave et hypocrite, ou de quitter M. Dross ; je pris le dernier parti, et me déterminai à ne plus vivre sous le toit d'un supérieur, si je devais y être considéré comme le plus vil et le plus abject des hommes.

Je retournai à mon premier logement, et je me procurai de l'ouvrage, en copiant pour un homme de loi. Mon travail était assujettissant et mon gain médiocre. Mais,

si mes vêtemens étaient simples, mes soirées étaient libres, et je trouvais dans la fille de la veuve, chez qui je logeais, un caractère en harmonie avec le mien ; son désir de s'instruire, sa facilité à apprendre, me rendirent l'office d'instituteur, dont je me chargeai, infiniment agréable.

La veuve mourut ; ses affaires étaient embarrassées ; ses créanciers saisirent ses meubles, et sa fille resta sans ressources et orpheline. J'étais son seul ami ; la nécessité semblait l'avoir placée sous ma protection ; je l'aimais auparavant ; je la regardai alors comme un trésor précieux, qui m'était confié par le malheur. Taxez-moi d'imprudence, de sottise ou de folie, nous nous mariâmes.

L'homme de loi qui m'employait, n'était pas fait pour son état ; car il était honnête et bienfaisant ; il s'intéressa à

moi, prit des informations sur mon compte, et sans me dire ses motifs, il augmenta mes appointemens, quoique, comme je l'appris dans la suite, cela le gêna beaucoup. Nous vécûmes ainsi un an de la manière la plus heureuse, d'après la simplicité de nos goûts. La naissance de notre premier enfant, fut un surcroît de bonheur; nos plaisirs se bornaient à ceux que nous offrait notre humble demeure, notre fortune étant au-dessous de celle de beaucoup de gens; mais nous nous suffisions l'un à l'autre. La lecture de nos auteurs favoris était l'amusement de nos soirées, et les promenades publiques, nos seuls divertissemens.

Nous fûmes surpris un soir par la visite inattendue de l'homme de loi pour lequel je travaillais. Desmond, me dit-il, je suis ruiné, pour avoir été trop scrupuleux à

ruiner les autres ; je me trouve dans une cruelle position : vous êtes frappé d'étonnement de mon récit ; ne vous en affligez pas ; je n'ai ni femme, ni enfans, le mal qu'on supporte seul, est moindre. *L'homme courageux brave ce qu'il peut souffrir.* Vous pensiez, sans doute, qu'un homme de loi a aussi peu affaire avec la poésie qu'avec la justice, cela peut être ; j'ai été trop porté à l'une et à l'autre.

Je fus content de le voir si tranquille, et lui témoignai l'espérance que ses affaires prendraient une meilleure tournure.

Vous en saurez davantage dans peu de jours, me répondit-il ; en attendant, voici les arrérages qui vous sont dus.

Quand il revint, il nous apprit que ses créanciers n'étaient ni nombreux, ni cruels ; qu'il leur avait fait l'abandon de toutes ses propriétés, à l'exception d'une

petite maison en Westmoreland, et d'une pension viagère, suffisante à ses besoins; qu'il nous ferait une proposition, s'il ne craignait de nous offenser.

— Rien, ne peut nous offenser de votre part, lui dis-je.

— Que trouvez-vous plus agréable à manier, me demanda-t-il, la bêche ou la plume ?

— La bêche, répondis-je, généralement parlant, et dans quelques occasions plus rares, la plume.

— Oui, dans la main d'Homère ou de Plutarque, de Sénèque ou de Tacite, de Shakespéare et de Rousseau ; mais dans la main des esclaves du commerce, des favoris des lois, des avocats vénaux de la superstition ; des flatteurs de la corruption, dans la main des auteurs mensongers, des journaux vendus, distributeurs merce-

naires de louanges et de satire, sous le nom de critique périodique. Qu'en pensez-vous ?

— Je répondrai que la plume dans de telles mains, est le fléau de la société.

— Cependant, me dit-il, une de ces choses-là, doit vous occuper ; si vous voulez vivre ici, la littérature n'est pas un sol où fleurissent la vérité et la liberté, à moins que celui qui les cultive ne soit indépendant du monde. Ceux qui ne le sont pas, doivent finir par être flatteurs ou mendiants. Vous n'êtes pas de la classe des hommes ordinaires, ni moi non plus ; j'embrassai ma profession par des motifs très-désintéressés ; je considérai le grand pouvoir pour faire le mal dont elle est armée, et je suis fâché de le dire, le mal que font ordinairement la généralité de ceux qui la suivent ; mon but philanthropique, était de protéger la faiblesse et de

m'opposer à l'oppression. J'ai passé ainsi ma vie ; j'ai essayé de réconcilier la philosophie et les lois. La conséquence naturelle de cette tentative, a été la perte de ma fortune. Je ne la regrette pas, car j'ai fait un peu de bien ; mais je n'en peux plus faire, mes moyens sont anéantis ; il faut que je me retire du théâtre de la vie. Si je me retire seul, il me faut un domestique ; j'aimerais mieux avoir des amis. Si vous voulez m'accompagner en Westmoreland, nous formerons une petite république ; votre femme sera notre ménagère ; nous cultiverons notre jardin ; ce qui nous manquera, nous l'achèterons avec mon revenu annuel ; nous aurons peu de livres dans notre solitude ; l'encre et le papier en seront bannis pour jamais.

Je ne pus m'empêcher de sourire de la gravité avec laquelle il prononça cette dernière clause. Un homme de loi changé

en un sage, me parut une métamorphose aussi miraculeuse qu'aucune de celles d'Ovide. Pour ne pas vous ennuyer de détails, nous exécutâmes ce projet, et passâmes trois années dans des occupations simples et saines. Ces années furent les plus heureuses de notre vie. Au bout de ce temps, notre ami mourut, la rente s'éteignit avec lui. Je fus son héritier; mais sa petite maison et ses meubles étaient tout ce qu'il avait à me laisser. Je me procurai un locataire pour la maison et cherchai une demeure plus humble pour nous. La différence du loyer, qui était peu de chose, constituait toute notre fortune. L'accroissement de notre famille et la force de la nécessité, nous réduisirent à vendre bientôt notre maison; la même nécessité nous soumit à vivre comme des disciples de Pythagore. Je ne me plains pas de cette vie,

c'est la plus naturelle à l'homme. Les productions de notre petit jardin nous empêchaient de mourir de faim ; mais c'était tout. Je me considérai comme un véritable paysan et priai les fermiers du voisinage de m'occuper ; ils ne purent me donner de l'ouvrage. Il y a plus de laboureurs que de champs à faire valoir ; dans les villes , il en est de même , il y a plus d'ouvriers que de travaux à exécuter.

Devais - je retourner à Londres ? Que pouvais-je faire dans cette ville , dans laquelle se pressent tant d'hommes immoraux , bas et rampans , qui regardent la justice comme une chimère , la liberté comme un vain nom , et la vérité comme le meilleur voile dont puissent s'envelopper les flatteurs. Que pouvait avoir de commun l'élève des Romains avec cette multitude. Je n'aurais pas rampé , menti ou flatté la

richesse insolente ou le rang orgueilleux  
qui imposent leur rude patronage en retour  
de promesses qu'ils ne tiennent jamais.

---

---

## LA CHAUMIÈRE.

---

**M**ONSIEUR Fax continua : je ne pus m'empêcher de dire , quand Desmond eut fini de parler , vous vous étiez formé une trop haute idée du monde. M. Vamps et M. Dross , étaient , j'en conviens , des gens peu estimables ; mais il en existe beaucoup d'autres , qui possèdent réellement des vertus. Le monde est hérissé , à la vérité , de préjugés et de superstitions qui enrichissent leurs lâches prôneurs qui , par conséquent , ne manquent ni de pouvoir , ni de volonté , pour empêcher l'accroissement des lumières. Le riche est ordinairement arrogant , et ce sentiment est en-

tre tenu chez lui, par les flatteurs qui l'entourent. L'amour de la liberté est une barrière qui s'oppose à tout accroissement de richesse. Un célèbre devin, raisonnant très-bien théologie, et qui est mort en jouissant d'une grande réputation, disait ordinairement qu'il n'affirmerait point qu'il eût une conscience; car c'était le luxe le plus inutile à l'homme. C'est une vérité, l'homme consciencieux fait rarement son chemin dans le monde; il n'est, il est vrai, nécessaire que de s'empêcher de mourir de faim.

Je m'informai encore plus particulièrement des affaires de cette pauvre famille; ils m'apprirent, en hésitant, qu'ils craignaient d'être chassés de leur misérable cabane, et de voir saisir leurs meubles vermoulus, par l'écuyer Lawrence-Litage, leur seigneur, pour cinq livres d'arrérages qu'ils lui devaient.

— Vous leur donnâtes tout de suite l'argent nécessaire au paiement de leur dette ?

— Je le fis ; mais je ne vois pas ce que cela a de si naturel.

Sir Forester, Fax et Oran, s'étaient assis devant la cabane, quand ils découvrirent un paysan qui s'avancait vers eux. Je vous prie, mon ami, lui demanda sir Fax, de m'apprendre ce qu'est devenue la famille qui habitait cette mesure, il y a deux ans ?

Ils résident, depuis un an, à un mille d'ici, sur le bord de la route. Vous reconnaîtrez leur chaumière à la fontaine qui coule auprès, et aux deux ormeaux qui sont sur la porte ; quelques arbres ombragent le jardin. En disant ces mots, il s'éloigna, et le trio philosophique se remit en marche.

— Vous m'avez peu parlé de la femme, dit sir Forester, comment était-elle ?

— Elle me parut très-intéressante ; le

sentiment de ses malheurs avait empreint sa physionomie d'une profonde teinte de mélancolie ; tandis que le même sentiment avait placé sur celle du mari un caractère de misantropie.

— Comment étaient leurs enfans ?

— Ils auraient été très-bien , s'ils avaient été mieux vêtus.

— Vous parut-il qu'ils se repentissent de leur mariage ?

— Non pas pour eux-mêmes ; ils paraissaient désirer de vivre et mourir ensemble. Mais on voyait qu'ils souffraient plus pour leurs enfans , qu'ils ne le témoignaient.

— Vous êtes en contradiction avec votre système ; la pauvreté les assiégeait , mais l'amour habitait leur chaumière ; vous ne les auriez pas séparés pour tous les trésors du monde. L'énergie primitive n'était pas éteinte chez eux ; l'indépendance faisait leur force , et leur tendresse

réci-proque leur bonheur. Ils n'avaient pas d'amis ; mais quel nom donnerez-vous à l'associé qui est plus qu'un ami, à celui qui nous reste dans l'affliction et la pauvreté, et quand tout le monde nous a abandonné. Si le soleil brille également sur les cabanes et les palais, pourquoi l'amour, le soleil du monde intellectuel, ne les rechaufferait-il pas également de ses rayons.

Au détour d'un coude que formait la route, une scène magnifique se déploya à leurs regards. Un lac y étendait ses ondes ; il était recouvert par des arbres suspendus aux rochers qu'il baignait et que les vents avaient recourbés vers sa surface. Des montagnes s'élevaient doucement, et le sommet altier, de la dernière, se perdait dans les nues. Un peintre de paysage était assis sur un rocher saillant,

et son pinceau magique retraçait , avec vérité , la magnificence étalée à ses yeux.

Sir Oran , attiré par la curiosité , s'éloigna de ses compagnons : s'élança vers le peintre , passa derrière lui , et regarda son ouvrage ; il porta les yeux sur la scène qui y était décrite ; regarda de nouveau le tableau , et fit éclater son admiration par des cris baroques. Il s'élança de rochers en rochers , et revint au tableau. La frayeur du peintre , à la vue de ce personnage extraordinaire , à ses mouvemens désordonnés , fut si grande , qu'il s'enfuit épouvanté , en laissant ses dessins au pouvoir de celui à qui il attribuait des projets sinistres. Oran prit la place que l'artiste venait de quitter , il posa le carton sur ses genoux ; il s'arma du pinceau , et feignant de méditer , il cherchait à imiter la position que le peintre avait prise.

★

Celui-ci fut arrêté dans sa course par sir Fax et Forester qui avaient observé sa frayeur ; et en riaient d'aussi bon cœur que Démocrite eût pu le faire ; ils le rassurèrent et l'engagèrent à retourner au rocher avec eux. Sir Oran , sur un signe de son ami Forester , se leva et rendit au peintre étonné ses pinceaux et son portefeuille.

Ils se séparèrent après que ces messieurs eurent souhaité le bonjour à l'artiste , dont la frayeur avait été trop grande pour qu'il put reprendre ce jour-là ses pinceaux.

Sir Oran sait-il peindre , demanda sir Fax ?

— Non ; mais je crois qu'il apprendrait facilement ; il est très - probable que dans sa nation , que j'appelle une nation barbare , qui n'a pas encore adopté l'usage de la parole , la peinture est une

manière de communiquer ses idées , très-compatible avec l'état de sa civilisation.

— Il doit avoir eu occasion de voir des tableaux depuis qu'il vit avec les hommes civilisés ; qui peut donc avoir excité sa surprise et son enthousiasme ?

— Je présume que c'est la première occasion qu'il a de comparer l'original et la copie , et que sa surprise a été excitée par la ressemblance exacte de la vaste scène qui se déployait devant lui , resserrée dans un aussi petit espace que le tableau que traçait le peintre.

Ils étaient arrivés devant la maison rustique que le paysan leur avait dépeinte ; ils furent surpris de voir une très-jolie habitation entourée d'un vaste jardin , où tout avait un air de propreté et d'arrangement ; ils craignaient que le paysan ne se fut trompé dans son assertion. Trois jolis

enfans, proprement vêtus, étaient assis à l'ombre des ormeaux près de la fontaine; ils suivaient, avec délices, les manœuvres d'une flotille de papier qu'ils avaient confiée à la merci du ruisseau.

— Quelle différence y a-t-il entre ces enfans et Xercès sur son trône à Salamine, demanda sir Fax à son compagnon ?

— Aucune; ils sont les uns et les autres mus par l'orgueil; mais l'amusement des premiers est innocent et naturel, et celui de Xercès était dénaturé, cruel et destructif.

Une femme sortit de la maison, sir Fax reconnut mistriss Desmond, il fut surpris du changement opéré en elle; la santé et le contentement l'animaient; la simplicité de ses habits, remarquables par leur propreté et leur élégance, faisait le procès à ces vêtemens qui ne sont ni simples, ni

propres et paraissent être le mélange odieux de toutes les friperies d'Europe, costume appelé néanmoins à la mode, par les gens du monde ; mais que le bon goût désavoue.

Mistriss Desmond reconnut aussi sir Fax ; oh ! monsieur , dit-elle , je me réjouis de vous voir.

— Et moi , je me félicite , lui répondit celui-ci , de penser que la fortune vous traite mieux à présent.

— Vous nous rendîtes un grand service , monsieur , dans notre malheureuse situation ; mais le bienfait ne fut que passager , et les persécutions recommencèrent au quartier suivant : nous aurions été chassés de notre demeure , et nous aurions péri sur les rochers qui l'entourent ; si miss Mélincourt n'eut appris notre position. La connaître et la changer furent l'affaire d'un instant ; nous fûmes tirés de l'abîme

du désespoir , pour être placés dans ce petit paradis et traités , non comme si nous recevions une faveur , mais comme si nous l'accordions. Ah ! messieurs , il n'y a pas deux miss Mélincourt ! Mais vous avez marché , ne voulez-vous pas entrer , et prendre des rafraîchissemens ? Nous pouvons maintenant vous en offrir ; mon mari est absent , mais il ne tardera pas à rentrer. Il arriva pendant qu'elle parlait , et sir Fax le félicita de sa nouvelle position ; à sa pressante sollicitation , ils entrèrent dans la chaumière et furent enchantés de la propreté qui y régnait. Les trois enfans accoururent auprès des étrangers ; sir Forester prit sur ses genoux une petite fille ; sir Fax , un des garçons et Oran l'autre ; ce dernier allarmé de la physionomie de son nouvel ami , criait et se débattait dans ses bras ; sir Oran tirant sa flûte de sa poche , en joua un air qui l'eût bientôt réconcilié

réconcilié avec l'enfant qui , alors , resta en repos sur ses genoux.

Quelques rafraîchissemens leur furent présentés ; sir Fax et Forester y touchèrent par politesse , mais sir Oran prouva , par la manière dont il officiait , qu'il les trouvaient bons.

— Une ferme est attachée à cette chaumière , dit Desmond , et miss Mélincourt en m'y plaçant , m'a mis en état de soutenir ma famille dans l'aisance et l'indépendance , et de l'élever d'une manière convenable. J'ai toujours trouvé l'agriculture le plus noble des états , et sa pratique unie à la théorie , attire maintenant toute mon attention. Puissé - je par des améliorations , payer ma bienfaitrice , et justifier sa généreuse confiance en un étranger ; mais qui acquittera jamais sa bonté ?

— Je puis répondre pour elle , dit Forester , quoiqu'elle me soit entièrement

inconnue ; si elle aime la bienfaisance pour elle-même , sa plus douce récompense est votre bonheur.

Après une courte conversation et une promesse de revenir visiter cette heureuse famille , le trio poursuivit sa route. Sir Forester , avant de partir , mit en cachette dans la main de la petite fille , un papier plié , en lui disant de le donner à son père. C'était un billet de banque qu'il avait tiré de son porte-feuille et enveloppé de papier blanc ; il avait écrit au crayon : ne refusez pas à un étranger le bonheur de penser qu'il a , quoique tard et légèrement , coopéré avec miss Melincourt , à un acte de justice.

---

---

## LA BIBLIOTHÈQUE.

---

**L**ES voyageurs, en se présentant au château, furent introduits dans un salon où sir Hippy les joignit quelques minutes après. Il reconnut sir Oran et lui prit la main avec cordialité. Sir Forester lui présenta la lettre qu'il avait reçue de M. Rastail. Sir Hippy, après l'avoir lue, se répandit en injures contre cet impudent coquin, et expliqua le mystère de l'aventure, en paraissant très-surpris que sir Oran n'eut pu en donner la clef. Sir Forester le regarda d'une manière très-expressive, que sir Hippy affecta de comprendre ; il s'écria, le pauvre gentilhomme ! ils furent

invités à dîner. Vous n'êtes pas libres de me refuser, leur dit le représentant d'Anthélia, je suis maître et seigneur dans ce château, et vous y resterez jusqu'à demain. Anthélia sera enchantée de retrouver un ami (il regarda sir Oran, qui lui fit une inclination gracieuse) nous tiendrons conseil de guerre, sur la manière de répondre au couple hargneux de Lawrence-Litage et de son procureur Richard Ratstail. J'ai déjà plusieurs hôtes : lords, baronnets, écuyers, tous admirateurs de ma nièce; mais il paraît qu'ils y perdent leur temps et leurs peines. Vous connaissez le proverbe : *L'amour et le vin*. Anthélia leur refuse le premier; mais elle leur fait généreusement leur part du second. Jusqu'à présent, il n'y a eu que force bouteilles vidées en son honneur.

Sir Forester s'informa de Télégraph.

— C'est un excellent compagnon après

le dîner, répondit le vieux gentilhomme ; mais je ne le vois jamais dans la matinée , non plus que les autres , excepté mon coquin d'Harry et le docteur Killquick. Après le déjeuner, chacun se sépare et Anthélia court jouir de sa liberté dans la bibliothèque.

— Dans la bibliothèque , s'écria sir Fax , une jeune dame , une beauté , une héritière , dans le dix-neuvième siècle , pense à cultiver son esprit ?

— Cela est étrange ; mais c'est la vérité , répliqua l'écuyer Hippy ; l'on me laisse seul , pauvre invalide que je suis , parcourir le château ; quand je suis assez bien pour faire ma ronde ; ce qui est très-rare , par parenthèse , la bibliothèque est ouverte à quatre heures pour toute la compagnie ; elle s'y réunit avant le dîner , comme il est à peu près cette heure , suivez-moi , et je vous présenterai à ma nièce.

Ils arrivèrent sur les pas de sir Hippy, dans la bibliothèque où Anthélia était encore seule.

Anthélia, dit sir Hippy, en présentant les nouveaux venus, savez-vous que vous êtes accusée d'aller dévaster un bois de pins et de le détruire par la force de votre bras et de vos armes.

Anthélia lut la lettre de M. Ratstail que l'écuyer lui présentait.

— C'est une étrange preuve de folie, dit-elle ; mais j'espère qu'elle ne peut avoir de suites désagréables. Elle renouvela ses remerciemens à sir Oran. Celui-ci reçut les complimens avec plaisir, mais il n'y répondit pas.

— Folie et malice, sont toujours étroitement unies, dit sir Fax, mais jamais plus étroitement qu' dans la tête des vieux légistes.

— Vous avez une admirable bibliothé-

que , miss Mélincourt , s'écria sir Forester ,  
et si j'en juge par le grand nombre de livres  
italiens que j'aperçois , vous montrez une  
juste prédilection pour les poètes de cette  
langue divine. L'appartement lui-même  
est parfaitement adopté au génie de leur  
poésie , dans laquelle se combinent la sim-  
plicité de l'ancienne Grèce et la mysté-  
rieuse grandeur de l'âge féodal. Ces glaces  
légèrement obscurcies , rappellent à l'esprit  
la servitude du Tasse ; le bruissement des  
arbres de ce bosquet , quand les vents  
agitent leur feuillage , les oiseaux qui ga-  
zouillent sous leur verdure , le murmure  
du torrent , peuvent à l'aide d'un peu d'i-  
magination , suppléer à l'harmonie que  
Renaud entendit en entrant dans le bois  
enchanté , et que le poète a rendu avec une  
harmonie non moins magique. La poésie  
italienne est tout enchantement , et je ne  
connais aucune langue mieux assortie au

génie et à la délicatesse de l'esprit des femmes ; quelque direction opposée que l'éducation moderne ait pu donner à leurs idées ; la poésie italienne est une source intarissable de douceur et de mélodie ; aussi le plus vif de mes désirs serait , que l'étude de cette langue devint une des bases constitutives de l'éducation des dames.

— Vous avez meilleure opinion que la généralité des hommes de l'esprit de notre sexe.

— Notre conduite, à son égard, est semblable à celle d'un jardinier qui ne planterait que des fleurs, sans s'occuper si le terrain ne serait pas propre à nourrir des fruits. On traite les femmes comme de jolies poupées ; on emprunte à toutes les nations, pour leur donner une éducation frivole ; l'art de la toilette et les connaissances superficielles en sont les élémens, et si leur caractère est dénaturé, et

qu'elles négligent les beautés intellectuelles de la pensée ; on en infère qu'elles ne sont pas capables de les sentir. Telle est la logique ordinaire des tyrans , ils éteignent le feu et se plaignent qu'il ne brûle pas.

— Votre remarque n'est pas parfaitement juste, répartit sir Fax ; car quoique l'usage semble interdire aux dames l'étude de la littérature classique ; cependant, on les encourage à la culture de la langue italienne et à celle des poètes que vous estimez avec raison.

— Vous voulez dire qu'il leur est permis de les connaître ; mais on n'abuse point de cette permission. Les seuls points soignés de l'éducation des femmes , sont la musique, la toilette, la peinture et la danse. C'est à leur esprit à s'orner de lui-même.

— J'ai peur que vous n'ayez raison , dit Anthélia ; penser est une des erreurs

les plus graves que puisse commettre une femme aux yeux de la société. Il n'est que trop à la mode le système d'éducation qui rétrécit si savamment l'esprit des femmes. Celle qui réfléchit peut à peine trouver une associée dans son propre sexe, et le vôtre la regarde comme une usurpatrice de ses droits à la domination de la pensée et de la raison. Par une conséquence nécessaire, elle est l'objet de la critique générale. Il se peut encore que l'effet de l'étude et du beau idéal dont elle acquiert les connaissances, soit de la rendre trop difficile pour le monde réel, et la priver de sa portion de bonheur, en appelant son imagination sur des perfections chimériques.

— Je peux vous répondre pour les hommes, miss, dit Forester, qu'il y en a quelques-uns, beaucoup, peut-être, qui apprécient à sa juste valeur, l'esprit éclairé

d'une femme , quoiqu'en puissent penser la pédanterie qui l'envie , la sottise qui le craint , la folie qui le ridiculise , ou le stupide aveuglement qui ne veut pas reconnaître sa supériorité. Peut-être que votre dernière observation se rapproche davantage de la vérité ; mais quand cela serait , il me semble que cette objection ne peut s'appliquer exclusivement aux poésies italiennes qui ne sont pas interdites aux femmes.

— Leur connaissance , il est vrai , ne nous est pas défendue ; mais en nous bornant à leur lecture , on a craint qu'en allant aussi loin , nous ne soyons tentées d'aller plus loin encore et que l'amie du Tasse n'aspirât à lire Virgile , à s'élever jusqu'à la connaissance d'Homère et de Sophocle.

— Pourquoi les femmes ne le feraient-elles pas ? s'écria Forester. Pourquoi chercherait-t-on à réprimer une si noble am-

bition ? Qu'elle doit être délicieuse , la tâche d'introduire et de diriger un être sensible au milieu des trésors du génie grec , de reconnaître avec lui les vallées et les fontaines du mont Ida , d'observer du haut d'une éminence , le cours du Scamandre , de parcourir l'île de Calypso et les jardins d'Alcinoüs , les rochers déserts des Cyclades , les cavernes solitaires de Lemmos et de remarquer le saut fatal de Leucade.

— Mon enthousiaste ami , dit sir Fax , à miss Mélincourt , oublie tout quand il peut parler de l'ancienne Grèce.

Sir Foresters s'était exprimé avec chaleur ; car le tableau qu'il décrivait se retraçait vivement à son imagination , et il fut étonné de s'apercevoir , en y réfléchissant , que la beauté qu'il guidait en imagination avait revêtu la tournure et les traits d'Anthélia.

Anthélia, de son côté, avait trouvé dans la contenance animée de Sylvain Forester, plus d'énergie et d'intelligence qu'elle n'en découvrirait ordinairement dans les hommes qu'elle voyait, et elle n'osait s'avouer qu'elle aurait trouvé des charmes à traverser avec un tel guide, les scènes classiques de l'antiquité.

Les autres habitans du château se rendirent bientôt à la bibliothèque. Sir Télégraph fut agréablement surpris de revoir sir Forester. Vous ne savez pas, sans doute, lui dit-il, qu'on prépare une élection générale ?

— Je le sais et j'espère mettre sous peu votre barouche en réquisition.

— Il est à votre disposition.

Mistriss Pinmoney appela sir Télégraph et s'enquit du nom des nouveaux venus. Quel est ce grand jeune homme dont les yeux sont si expressifs ?

— C'est mon vieil ami et compagnon d'étude, sir forester, propriétaire de l'abbaye de Redrose.

A-t-il de la fortune ?

— Beaucoup, je vous assure.

— Je ne m'étonne plus qu'il ait aussi bonne tournure. Quel est ce personnage taciturne assis auprès de lui ?

— Je ne le connais que de nom. C'est sir Fax, ami de Forester ; il est en visite à l'abbaye.

— Bien ! et ce grand gentilhomme si remarquablement laid ?

— Il se nomme Oran-Haut-Ton ; il est baronnet, et vous pouvez ajouter bientôt représentant de l'ancien et honorable bourg d'Onevote

— Un baronnet, un membre du parlement, que je le regarde encore ; j'avais tort, vraiment, de le trouver laid ; il a très-bon air, très-bon ton, il est, sans doute,

français d'origine, et maintenant que j'y pense je trouve véritablement qu'il a tout le caractère de cette nation dans la physionomie.

Le maître d'hôtel vint annoncer qu'on avait servi; la compagnie se dirigea vers la salle à manger. Sir Forester offrit la main à Anthélia, sir Oran à son exemple, présenta la sienne à mistriss Pinmoney, miss Danaretta les suivit en s'appuyant sur le bras de lord Anophel.

---

---

## LA DIGESTION ANGLAISE.

---

**L**E dîner fut très-agréable ; les dames se retirèrent au dessert , suivant l'usage , et les bouteilles circulèrent avec célérité , sous la présidence de l'écuyer Hippy et la vice-présidence de sir Télégraph. Le vicaire Portepipe , qui dînait ce jour-là au château , prononça l'éloge du vin , et fut secondé par le révérend Grovelgrub , l'écuyer O'scarum , lord Anophel , sir Feathernest et M. Derrydown ; sir Forester et Fax ne contredirent pas les révérends ; sir Oran - Haut - Ton conservait son grave silence ; mais démontrait , par la pratique , que son goût était orthodoxe ; l'écuyer

O'scarum , assis entre lui et le vicaire Portepipe , surveillait ses voisins , et n'était pas peu étonné de leur voir une aussi forte tête que la sienne , c'est-à-dire , de les trouver encore à leur place , quand ils auraient dû avoir passé sous la table depuis long-temps.

— Que le docteur Killquick en dise ce qu'il lui plaira , s'écria sir Hippy , le vin est ma seule médecine. Douce liqueur , ta couleur est pareille à celle des joues les plus fraîches , et les plus beaux diamans ont moins de feu que tes rubis.

—Excellent texte , dit le vicaire , il faut boire , et pour cela , il y a deux raisons : la première est de se désaltérer quand on a soif ; la seconde est de boire pour empêcher la soif de venir : la première est commune , populacière ; la seconde est noble et canonicale. *L'âme , dit Saint Augustin , ne*

*peut vivre dans la sécheresse. Qu'est-ce que la mort ? des cendres et de la poussière. Qu'est-ce que la vie ? l'esprit. Qu'est-ce que l'esprit ? le vin.*

— Le jus de la treille, s'écria Feathernest, est nécessaire à l'homme. L'homme est une plante exotique, qui a besoin d'être réchauffée. Buons mes chers convives, et buons sec.

— Avez-vous toujours pensé ainsi ? dit lord Anophel.

— Oh mylord ! point d'allusion ; oubliez, je vous prie, mes erreurs passées. Démosthène répondit à quelqu'un qui lui demandait quel était le meilleur vin : que c'était celui qu'il buvait aux dépens des autres ; ne puis-je dire et faire comme lui. Dans les premiers jours de ma vie, je ne connaissais pas cette réponse, et je buvais de l'eau.

— Et vous écriviez des odes sur la vérité et la liberté ?

— Que votre seigneurie ne parle plus de cela , si elle m'aime. Honneur au vin , ses effets sont de m'inspirer , non de froides et plates lamentations sur les souffrances du pauvre ; mais de gais et pétillans distiques. Je n'avais , autrefois , que de fausses notions ; depuis que j'ai pu former ma cave , j'ai acquis la conviction que tout est juste , que tout est bien dans les cours. Je voyais , autrefois , chaque objet à travers un verre d'eau , et je les vois maintenant à travers un verre de vin ; les couleurs ne sont plus les mêmes.

Le vicaire interposa sa coupe entre la lumière et lui : quel séduisant télescope , s'écria-t-il.

— Je suis fâché pour vous , M. Feathernest , de votre changement , dit sir Fo-

rester ; j'ai admiré vos odes sur la liberté , et j'ai lu vos vers louangeurs sur le pouvoir , avec des sentimens très-différens.

— Monsieur, tout homme peut changer d'opinion.

— D'une manière désintéressée et par conviction , sans doute ; mais quand le changement est évidemment simoniaque , l'apostasie d'un homme de génie , devient une calamité publique. Ce n'est pas la perte d'un seul homme que l'on doit regretter ; mais la méfiance que sa conduite inspire pour celui qui marche dans la même route après lui ; cette méfiance tend à détruire la sympathie avec le génie enthousiaste ; l'admiration pour le défenseur intrépide de la vérité ; la croyance à la sincérité du zèle pour la liberté publique. On s'accoutume à calomnier les défenseurs des droits du peuple ; on ne les considère

que comme des hommes vendus , qui aboyent pour avoir une place ou une pension. Alors , passez-moi la comparaison , comment distinguer le noble dogue qui , par ses cris , avertit son maître de se garantir du danger , du misérable roquet qui ne fait du bruit , que pour que le voleur lui ferme la bouche avec un gâteau.

— Cruellement sévère , sur mon honneur , Feathernest , qu'avez-vous à répondre , dit lord Anophel.

— Que ces changemens de l'homme prudent , sont une chose trop commune , pour que j'aie besoin de me justifier.

— Ils sont communs , et c'est ce qui augmente leur bassesse. Les vices extraordinaires sont suffisamment punis par leur propre laideur. Le fouet de la satire doit cependant d'autant plus frapper sur des misérables , que presque tous adoptent le masque de la vertu.

— Vous pouvez dire ce qu'il vous plaira, sir, je suis accoutumé au langage des déclamateurs ; je suis en bonne odeur à la cour, et cela me suffit. On crie contre nous, pure malice, envie, rien de plus ; s'il y a un homme qui préfère un morceau de pain et un verre d'eau à un excellent pâté de venaison, au claret ou au Madère, je ne suis pas de son avis. Si vous pouviez vivre de racines, disait Diogène à Aristipe vous n'auriez rien à faire avec les rois ; si vous viviez avec les rois, lui répondit celui-ci, vous n'auriez rien à démêler avec les racines. Chacun pour soi et Dieu pour tous.

— La vérité des choses sur ce point, dit M. Derrydown, est contenue dans le quatrain suivant :

CE monde est une vaste table  
Où chaque convive est assis ;  
Et se croit pourtant misérable ;  
Si, plus que lui, d'autres ont pris.

— Heureusement pour l'humanité, continua sir Forester, tous les hommes ne portent pas leur conscience et leur honneur au marché.

— Peut-être, monsieur, répondit Feathernest, êtes-vous un de ceux qui peuvent affirmer qu'ils ont une conscience, et qui ne sont pas forcés, par la nécessité, de la vendre ; si cela est, remerciez-en Dieu, et n'en tirez pas vanité. La conscience est une chose rare, qui va très-bien avec un bel habit ; mais elle n'empêche pas que les poètes ne soient comme les musiciens, et qu'ils n'aient le droit de vendre leur musique ou leurs vers à celui qui les payent le mieux.

— Il n'y aurait aucune objection à faire à cela, si vous ne vous annonciez d'abord comme champions de la liberté; mais le caractère poétique est souvent une combinaison de la plus arrogante et exclusive prétention de liberté en théorie, et de la plus basse servilité en réalité.

— Sir, la théorie et la pratique n'ont jamais de rapports ensemble, répondit le poète. Un colon déclame contre la traite des nègres; mais vous n'attendez pas de lui, qu'il laisse échapper une occasion favorable, d'acheter des esclaves. Un pays conquis crie contre les invasions, et si ces habitans avaient été les plus forts, ils riraient des plaintes de leurs foibles voisins. Un membre de l'opposition demande la réforme du parlement; obtient-il une place, il ne dit plus un mot sur ce sujet. Un des plus vaillants appuis de l'église, déploie toute son éloquence pour  
commander

commander la tempérance ; mais il n'a pas la sottise de se priver de l'une des deux bouteilles qu'il est dans l'usage de sabler. La liberté et la vérité sont de très-beaux mots ; ils ont gouverné le monde , il y a quelques années ; ils suppléaient en poésie à la mythologie et à la magie ; ils étaient les seuls passe-ports dans les marches littéraires , alors je m'étais soumis à leur influence ; j'ai chanté la liberté et la vérité. Mes odes m'ont fait une réputation , et je me suis vendu au plus offrant.

— Qu'elle triste discussion , dit sir Hippy , passez les bouteilles.

— Je suis à demi endormi , s'écria l'écuyer O'scarum , il faut une chanson pour nous éveiller ; il avait commencé un chant bachique ; sir Oran - Haut-Ton , avait sorti sa flûte , et commençait

à moduler les mêmes sons, lorsqu'un domestique fit lever tous les convives de table, en annonçant que le thé et le café étaient servis.

---

---

## LA MUSIQUE ET LA DISCORDE.

---

LES soirées devenues plus longues , annonçaient l'approche de l'hiver ; un grand feu était allumé dans la bibliothèque , où le café fut servi. Sir Forester profita de la circonstance pour déclamer contre l'usage du sucre ; il eut le plaisir de voir qu'Anthélia pensait , à cet égard , comme lui. Il parla aussi du projet qu'il avait de donner une fête aux membres de la société qui ne faisaient pas usage des denrées coloniales ; il y invita toute la société

de Mélincourt ; il observa , pour aller au devant des scrupules , que sa tante , miss Evergrun , serait à l'abbaye , et inviterait les dames dans les formes ordinaires ; il ajouta , que s'il pouvait obtenir les suffrages de quelques ladys à la mode , la nouvelle société aurait fait un grand pas.

Le révérend Grovelgrub se sentit indigné des propositions de M. Forêster ; qu'un ennemi réel du commerce des noirs , par des sentimens de morale , se priva des commodités que l'esclavage procure , cela pouvait se concevoir ; mais quand il entendit que la nécessité de ces privations serait démontrée dans un festin , il crut le cerveau de sir Forester , totalement dérangé ; il se détermina néanmoins à suspendre son jugement , jusqu'au moment où il aurait pu apprécier les argumens

nouveaux , qui seraient mis en avant dans cette occasion.

L'écuyer O'scarum pressa , comme à son ordinaire, pour qu'on fit de la musique ; Anthélia chanta , par complaisance , une romance dont les paroles tendaient à établir une comparaison entre l'amour et la rose. Nous nous dispensons d'en rapporter le texte , l'idée ayant été ressassée par tous les faiseurs de romances.

— J'en suis fâché , dit sir Derrydown ; mais la fleur d'amour moderne , n'est ni la rose , ni l'immortelle , mais bien le bouton d'or. Si miss Danaretta et l'écuyer O'scarum veulent se joindre à moi pour chanter ; nous vous donnerons une balade à trois , plus conforme à *la vérité des choses*. Les personnes qu'il avait interpellées ayant accepté son invitation , ils chantèrent le trio suivant :

## LA DAME, LE CHEVALIER ET LE MOINE.

BALLADE.

---

## LA DAME.

Oh ! Chevalier , c'est à grand tort  
Que toujours chante ta romance ;  
Déjà luit l'étoile du nord !  
Comme l'univers , fais silence.

## LE CHEVALIER.

SEPT ans à ta porte ai chanté ,  
Et veux mourir à cette place ,  
Si par amour ou charité ,  
Ne prends pitié de ma disgrâce.

## LA DAME.

Tu n'as ni contrats ni trésor ;  
Moi t'épouser , serait merveille !  
Apprends ; qu'au sein du bouton d'or ,  
Son plus doux miel , cueille l'abeille.

## LE CHEVALIER.

TOT, s'il n'est d'autre empêchement,  
Que l'huis de votre château crie ;  
Je suis chargé de sacs d'argent,  
D'or, de bijoux, d'orfèvrerie.

## LA DAME.

JENNI, tous les verroux tirez ;  
Et courez vite dans l'office ;  
Au Moine, qui boit, vous direz :  
Qu'ai besoin de son saint office.

## LE MOINE.

Le Moine accourt ; les mariant,  
Il leur a dit : n'oubliez mie  
Que l'or a fait en un instant,  
Ce qu'amour n'eut fait de la vie.

Le vicaire s'était endormi pendant ce  
trio, et le ronflement le plus sonore, ac-  
compagnait les chanteurs.

Sir Télégraph s'était approché de sir Forester , et l'avait consulté sur le voyage d'Onevote. J'ai prié, lui dit-il, ma tante et ma cousine d'être de cette partie ; elles useront de toute leur influence pour déterminer miss Mélincourt à les accompagner.

— Ce serait un voyage vraiment délicieux , répondit Forester, si miss Anthélia daignait en être.

— N'en désespérons pas , répondit Télégraph.

Mistriss Pinmoney attira Anthélia dans un coin de l'appartement et mit toute son éloquence en usage pour lui faire goûter la proposition ; miss Danaretta se joignit à sa mère ; pour éviter de plus longues instances , Anthélia fut obligée de promettre qu'elle y réfléchirait.

Sir Forester avait ouvert une magnifique édition du Tasse , imprimée par

Bodoni ; elle était ornée des dessins d'Anthélia ; dont le crayon avait rendu avec la plus grande vérité , les scènes magiques et sauvages que décrit le Tasse. Forester ne pouvait trouver d'expression pour témoigner l'enchantement que lui faisait éprouver cette nouvelle preuve de la sensibilité et du génie de son hôtesse. La conversation qui s'engagea entr'eux sur leur poète favori , leur fit connaître encore mieux la similitude de leurs goûts et de leurs pensées.

M. Derrydown et sir Feathernest étaient à disputer sur *Chapman*, *Homère* et *Jérémie-Taylor*. M. Derrydown soutenait que le mètre que Chapman avait choisi , donnait le plus grand prix à son volume de chanson. Sir Feathernest assurait , au contraire, que les vers de Chapman étaient plats et sots. M. Derrydown se vengea de cette assertion en dépréciant *Jérémie*, le favori du

poète, qui lui répondit : qu'il n'attendait pas un jugement plus sain de l'homme assez sot, pour trouver *Chevi - Chase*, comparable au paradis perdu ; M. Derry-down repliqua : que les injures d'un poète qui inondait la capitale de mauvais vers, et qui, sous le voile de l'anonyme, écrivait pour prouver qu'ils étaient excellens, lui étaient fort indifférentes. Sir, continua-t-il, il n'est pas facile d'imiter Homère ou Aristote ; mais on peut facilement s'asseoir près de *Denis* et de *Colley-Cibber*, vous m'en donnez la preuve.

A cette apostrophe, le génie irrité fit bouillonner le sang dans les veines de sir Feathernest ; il saisit un volumineux *in-quarto*, et le balançant dans les airs, il semblait prêt à le lancer à la tête de son adversaire ; mais il réfléchit sagement, que ce n'était ni le temps ni le lieu de prouver sa doctrine orthodoxe, par des coups de

pieds et des coups de poings ; il se contenta de nier , qu'il écrivit des ouvrages pour prouver que ses vers étaient bons ; il protesta que tous les articles sur ses poèmes , sortaient de la plume de ses amis Mystic de Cimmerian-Lodge , et Vamps , éditeur de la revue.

— Oui , dit M. Derrydown , j'en conviens , ils sont les principaux acteurs de cette misérable cabale , qui déprécie tout ce qui est bon et beau , qui remplit les paragraphes des gazettes , des panégyriques éternels de ses amis , et qui calomnie tous ceux qui ont assez de talens , pour les effrayer , et pas assez de bassesse pour les imiter.

La colère de sir Feathernest passa toutes les bornes. Oh ! pourquoi , s'écriait-il , en brandissant son *in-quarto* , pourquoi mon ennemi n'a-t-il pas écrit un livre ;

la vengeance que nous en tirerions dans la revue , serait exemplaire.

Sir Hippy s'interposa pour rétablir le calme parmi les champions , il engagea Anthélia à prendre sa harpe pour les apaiser ; à ses sons enchanteurs , les antagonistes cessèrent de se défier ; mais ils eurent , toute la soirée , les yeux fixés l'un , sur les œuvres de *Chapman* ; l'autre sur celles de *Jérémy*.

---

---

## LE STRATAGÈME.

---

**L**É révérend Grovelgrub avait acquis une grande supériorité dans l'art d'entendre ce qu'il ne paraissait pas écouter; il apprit ainsi la demande de mistriss Pin-money à Anthélia, et malgré l'hésitation de la jeune dame, il craignit qu'elle ne cédât aux vœux réunis de la mère et de la fille; il avait remarqué, avec peine, la similitude de sentimens et d'opinions qui se trouvait entre Forester et Anthélia; il craignit qu'une connaissance plus particulière, ne leur révéla ce dont il ne s'était déjà que trop aperçu, et qu'ils n'en

vinssent à une conclusion qui dérangerait le plan qu'il avait formé, et dont nous avons déjà parlé. Après une longue et mûre délibération, il se détermina à avvertir lord Anophel de ce danger, et à l'associer à un projet, véritable coup de maître. Il calculait que le jeune lord était un enfant gâté, vain, fou et peu accoutumé à la contradiction, qu'il n'aurait donc pas de difficulté à le faire entrer dans ses vues. Son plan était, que lord Anophel avec deux ou trois de ses confidens, se mit en embuscade et attendit Anthélia dans une gorge des montagnes, qu'il l'enlevât pour la conduire dans un château isolé, que sa seigneurie possédait au bord de la mer; là, elle serait renfermée jusqu'au moment où par ennui ou par persuasion, elle se serait décidée à accepter le titre de lady Achthar. Mais le révérend avait un autre projet, et il se promettait un résultat

tout différent de l'enlèvement ; comme il devait avoir un libre accès près d'Anthélia , pendant sa réclusion , il espérait la toucher , en sa faveur , par un entier dévouement à sa cause , et la promesse de faire tous ses efforts pour la délivrer. Il entra dans son plan , de retarder l'exécution de cette promesse , par une multitude de difficultés imaginaires , qu'il se donnerait le mérite de vaincre. Il lui paraissait très-probable que , par cette adroite opération et ses manières aimables , pendant qu'il pousserait lord Anophel à jouer le rôle le plus odieux , il finirait par se rendre seigneur et maître du château de Mélin-court. Il voulait alors édifier la contrée , par l'exemple d'une vie orthodoxe , en ayant une table splendide , en doublant les charges de ses tenanciers , en poursuivant ceux qui lui devraient des arrérages , en

mettant de son côté le public, par des discours sur la charité et la tempérance.

Ces idées dans le cœur, il alla trouver son élève, et conduisit si bien sa barque, que sa seigneurie proposa elle-même, le projet de l'enlèvement; le révérend eut l'air de s'y prêter avec répugnance, et uniquement par zèle pour son pupille.

Lord Anophel et le révérend quittèrent le lendemain le château, sous le prétexte d'un engagement; leur but était d'éviter que leur départ coïncidant avec celui d'Anthélia ne put donner des soupçons. Ils indiquèrent avec affectation une partie très-éloignée de la contrée, comme le lieu où ils se rendaient; ils amenèrent avec eux le poète, mais ils ne jugèrent pas prudent de lui parler de leur plan.

Le lendemain Anthélia, pour éviter les nouvelles instances de ses amies, se décida

à aller revoir le bois de pin, témoin de sa première infortune. Comme elle quittait la vallée de Mélincourt, un paysan croisa son chemin, et frôla en passant ses habits; elle trouva quelque chose d'extraordinaire dans cet homme; mais elle n'en fut pas autrement effrayée. En se retournant, elle remarqua qu'il faisait des signes à quelqu'un qui devait être éloigné; mais elle n'en conclut pas cependant, qu'il put y avoir quelques rapports entre elle et ces signes. Le jour était serein, le soleil brillait de tout son éclat, quand elle entra dans le bois de pin; l'ombre produite par les arbres qui laissaient apercevoir le soleil au travers de leurs branches, formait un gracieux contraste avec la cime des rochers qui se dessinaient sur un ciel d'azur; la nature offre rarement des scènes aussi mystérieusement solennelles. Anthélia s'arrêta un moment; elle crut entendre

du bruit dans un massif d'arbres qui était à quelque pas. Tout redevenit bientôt calme ; elle marcha, le bruit se renouvela ; elle se sentit effrayée alors, sans trop concevoir pourquoi. Se reprochant sa crainte, elle fit quelques pas ; elle s'arrêta encore un instant : les sons éloignés d'une flûte, lui donnant de la confiance, elle continua sa marche. Elle devait passer devant le massif, où elle avait entendu du bruit ; arrivée à ce point, elle fut soudainement enveloppée d'une grande mante qui la priva de la lumière ; elle se sentit saisie par plusieurs personnes, qui s'éloignèrent rapidement en l'emportant. Elle essaya de crier, une main lui ferma la bouche et l'empêcha de se faire entendre. Après quelques minutes d'une course rapide, elle entendit du bruit ; bientôt on l'abandonna à elle-même ; quelqu'un s'efforçait de la débarrasser de son enveloppe,

lorsqu'elle put y voir, elle remarqua qu'elle était sur la grande route, à quelque distance du bois; auprès d'elle, une chaise à quatre chevaux était arrêtée, et deux hommes s'enfuyaient rapidement, tandis que deux autres couverts de masques étaient à terre et criaient merci à sir Oran qui les assommait à coups de bâton. M. Forester était près d'Anthélia, il lui tenait la main, il l'assurait qu'elle n'avait plus rien à craindre; il cherchait aussi à rappeler sir Oran, et à suspendre le cours de son expédition; mais celui-ci continuait à administrer sa justice distributive. Bientôt se sentant fatigué de frapper, il mit sous ses bras, ses deux ennemis, et courant avec rapidité, il gagna le sommet d'un roc escarpé; où il les déposa, après leur avoir arraché leurs masques qu'il emporta, il ne les abandonna pas cependant, sans les avoir poliment salués.

★

Sir Forester aurait voulu les rejoindre sur le siège aérien , où les avaient placés son ami , pour savoir qui ils étaient ; car la précipitation de sir Oran , ne lui avait pas laissé le temps de les reconnaître.

Mais Anthélia le pria de l'accompagner au château, en l'assurant que , quelque'ils fussent , ils étaient déjà assez punis et qu'elle ne craignait nullement , de voir renouveler leur entreprise.

Sir Oran à son retour , s'avança vers la chaise ; il tira le postillon de la frayeur qui l'avait jusqu'alors empêché de s'enfuir , en se préparant à lui faire subir le même sort qu'avait eu ses compagnons ; mais sir Forester l'arrachant de ses mains , demanda à ce dernier , s'il connaissait ceux qui l'employaient ; le postillon répondit qu'il ne les avait jamais vu ; qu'un étranger avait commandé la chaise , et donné ordre de la faire attendre à un

lieu déterminé; que ses chevaux avaient été payés d'avance, et qu'il ignorait où il devait aller

Anthélia demanda à sir Forester, comme ils avançaient vers la maison, à quel heureux hazard elle était redevable de son secours et de celui de sir Oran; sir Forester lui apprit que désirant connaître les lieux où sir Oran avait eu le bonheur de lui être utile, il avait fait part de son désir à son ami, et qu'ils étaient partis ensemble, laissant à l'abbaye sir Fax, alors occupé à résoudre un problème.

---

---

### L'EXCURSION.

---

RETIRÉE dans son appartement et réfléchissant sur ce que lui avait dit sir Forester, Anthélia en tira la conclusion, qu'elle lui avait inspiré plus d'intérêt qu'elle ne l'aurait soupçonné, et elle ne put se dissimuler que cet intérêt était réciproque. L'accident du matin lui faisait perdre le sentiment de sécurité qui avait présidé jusqu'alors à ses promenades solitaires, et détruisait à jamais les idées qu'elle s'était faites, sur la liberté et la sûreté de ses montagnes ; elle souhaita quitter, au moins pour quelque temps, Mélincourt ; ce désir s'alliant avec celui de mieux connaître

l'homme qui lui paraissait avoir une si grande supériorité sur son sexe , elle se rendit aux vœux de mistriss Pinmoney , quand cette dame lui renouvela ses sollicitations au sujet du voyage projeté d'Onevote. Anthélia voulut , sur toute chose , que sir Hippy fut de la partie , et qu'on ne considérât pas son voyage dans le barouche de sir Télégraph comme une faveur particulière ; mistriss Pinmoney céda facilement à cette demande , s'en remettant au temps et à son éloquence pour la décider à faire le bonheur de son cher neveu.

Sir Hippy fut si enchanté du projet arrêté , que dans son premier transport de joie , il fit voler en l'air des drogues ordonnées par le docteur , et prenant Harry par la main , il dansa sans s'apercevoir qu'il foulaît sous ses pieds les médicamens qui , s'ils eussent été pris selon l'or-

donnance , auraient fourni à ses héritiers , peut-être , l'occasion de danser à ses dépens.

Il fut convenu que sir Hippy , les dames et sir Télégraph , partiraient au point du jour pour rejoindre sir Fax , Forester et Oran.

M. Derrydown et l'écuyer O'scarum , furent fort fâchés de cet arrangement , nonobstant les assurances que leur donnait sir Hippy , d'un prompt retour et l'offre qu'il leur fit de rester au château de Mélincourt.

M. Derrydown se décida à aller passer le temps de l'absence d'Anthélia à Keswick , où il comptait s'occuper de ses chères ballades , et l'écuyer O'scarum se rendit à la petite auberge du bois , décidé à y noyer , de compagnie avec le major O'doskin , son chagrin dans du Bordeaux.

M. Forester

M. Forester fut le premier qui découvrit de l'une des fenêtres de l'abbaye, le barouche de sir Télégraph ; il vola au-devant de la société qui en descendit. Un élégant déjeuner fut servi, au sortir de la table on visita l'abbaye et ses jardins. Sir Forester n'oublia pas de montrer le crâne de l'abbé, dont il avait fait la découverte, et partit de ce texte pour déplorer, comme à son ordinaire, la détérioration de l'espèce humaine ; il sema son discours d'anecdotes tirées d'Homère, d'Hérodote, de Plutarque et de Pausanias, etc., etc. Il demanda s'il était possible que des hommes de la taille de ceux de notre siècle, eussent érigé ces monumens prodigieux, attestant la force humaine, et il termina son discours en parlant des tombeaux dans lesquels on a dit avoir trouvé des corps de quatorze pieds dix lignes.

Lorsqu'on partit, le barouche fut chargé

de douze personnes, quatre dedans, et huit dehors. Les trois dames et sir Hippy occupèrent l'intérieur; sir Télégraph et Oran montèrent sur le siège; le premier armé du fouet, le second de sa flûte; sir Fax et Forester s'assirent sur l'impériale, et les deux domestiques de sir Télégraph, ainsi qu'Harry et Pierre, prirent place sur le derrière; le cocher de sir Télégraph, dont celui-ci avait pris la place, avait été laissé au château de Mélincourt.

Le barouche portait de plus la bibliothèque de sir Télégraph ( elle consistait en un seul volume *in-quarto*, magnifiquement relié, des odes de Pindare, que sir Télégraph emportait toujours avec lui, quoiqu'il n'en eût jamais lu une seule page; mais il pensait qu'un homme du bon ton devait toujours avoir une *enseigne classique*. Anthélia et Forester avaient aussi pris avec eux quelques-uns de leurs au-

teurs favoris; comme l'ancien et honorable bourg d'Onevote était situé à l'extrémité du royaume et que la voiture de sir Télégraph ne pouvait faire que de petites journées, ils avaient l'un et l'autre pensé qu'une lecture agréable servirait d'amusement et remplirait le vide des soirées. Anthélia, par complaisance pour la société, avait également emporté sa lyre, ou pour mieux dire, sa guitare.

La première journée fut très-courte. Les voyageurs s'arrêtèrent à la petite auberge du bois au grand contentement de l'écuyer O'scarum et du major O'dogskin qui y étaient établis; l'écuyer présenta son ami, et l'un et l'autre offrirent leurs services à sir Hippy, pour lui aider à commander le dîner. Ils tinrent ensemble un conseil où l'hôte fut appelé; cette importante affaire étant réglée, l'heure et la mi-

nute ponctuellement spécifiées ; on proposa d'employer le temps qui restait à une petite excursion sur le lac voisin. La société se divisa sur deux bateaux. Les valets de sir Télégraph prirent les rames de l'un , le vieux Pierre et Harry celles de l'autre. On s'avança jusqu'au milieu du bassin, où les rameurs eurent l'ordre de suspendre leurs travaux. Le soleil disparaissait derrière le sommet des montagnes boisées , tandis que ses derniers rayons doreraient encore quelques pics plus élancés. Ses rayons se réfléchissaient encore sur les tours et les créneaux d'un vieux château qui changeait par degrés de couleur. Les nuages à l'horizon éteincellaient de pourpre et d'or , et la surface du lac , calme comme un miroir , répétait ces objets magiques qui s'y peignaient.

Le silence de l'admiration avait saisi la

société entière. Mistriss Pinmoney même céda à sa puissance. L'écuyer O'scarum le rompit le premier, et pria Anthélia de chanter quelque chose de caractéristique. Un morceau à trois serait délicieux, ajouta-t-il, qu'en pensez-vous, major? — En vérité, je crois, s'écria celui-ci, que le plus bel air ici serait aussi froid que les eaux qui nous entourent; il accompagna cette exclamation d'un jurement énergique pour lequel mistriss Pinmoney le rappela à l'ordre. Pour faire cesser leurs débats, Anthélia, miss Danaretta et l'écuyer O'scarum chantèrent une ancienne ballade qui peignait la scène déployée à leur vue. Sir Oran, s'abandonnant au charme de la situation, prit également sa flûte et en tira les sons les plus touchans. La ballade finie, le silence régna une seconde fois; il fut interrompu par le major, qui s'ennuyait

d'une si longue promenade ; il demanda à sir Hippy s'il ne jugeait pas convenable de retourner à terre. — Il faut assurément, prendre ce parti, répondit celui-ci ; la soirée est froide, et peut donner des douleurs ; j'ai besoin d'un bon feu et de six bouteilles de Bordeaux pour me remettre. Les rames frappèrent les ondes et sous leurs coups redoublés, les nuages, les arbres, les montagnes se confondirent et les étoiles en se réfléchissant sur les eaux agitées, les firent briller comme des diamans.

Le lecteur espérait peut-être, qu'ayant placé deux amans sur les eaux, nous ne perdrons pas cette occasion favorable de faire courir de grands dangers à Anthélia, pour que son amant pût la sauver ; mais nous sommes trop véridiques pour avancer des faits non prouvés. Nos amans débarquèrent, sans accident, à l'auberge, où

par les soins de l'hôtesse on avait allumé un grand feu et préparé un bon dîner auquel toute la société fit honneur.

---

---

## LE BORD DE LA MER.

---

LA seconde station eut lieu dans un petit village sur les bords de la mer. Le vent avait soufflé toute la nuit ; mais il ne fut pas accompagné de pluie. Sir Forester se leva avec le soleil et descendit sur la plage. Il y trouva Anthélia ; elle était assise sur un rocher, comme les Néréïdes, et les vagues venaient se briser à ses pieds.

Vous vous êtes levée de grand matin, miss ?

— Je me lève toujours à peu près à la même heure ; le matin est l'enfance du jour et comme l'enfance de la vie, tout en lui est gaieté et bonheur ; l'automne a aussi

ses fleurs, mais rarement elles sont associées à des idées d'espérance, elles annoncent l'hiver et la dissolution.

— Ces réflexions, permettez-moi de vous le dire, se sentent plus de l'automne que du matin; vous avez parlé de l'enfance de la vie; c'est-là, en effet, que tout est bonheur, la réflexion n'y tue pas le sentiment. L'enfance jouit et ne raisonne jamais : heureux âge!

— Je conviens avec vous qu'il faut peu de chose, à cette époque, pour notre félicité; la liberté nous suffit, la liberté et des fleurs.

— La liberté! Heureux qui peut garder la sienne! des fleurs, plus heureux celui qui les sème sous les pas d'une véritable amie. L'enfance est comme le premier amour; on n'en éprouve les charmes qu'une seule fois; un second choix peut présenter plus de maturité, plus de poids dans la

balance de l'estime ; mais le premier objet de nos affections est toujours semblable au premier sentiment de l'enfance , rien ne peut effacer son souvenir ou rétablir son charme.

— Ah ! s'écria Anthélia, que je ne sois donc jamais l'objet d'un second choix , que je ne sois jamais aimée , si je ne dois l'être toujours !

— L'objet d'un second choix ! il ne mériterait pas de vous aimer, celui qui aurait chéri une autre femme avant vous ; le seul qui soit digne de vous aimer, est celui qui n'aura jamais connu l'amour, qui ne la connaîtrait jamais s'il ne vous eut rencontrée.

Anthélia et Forester étaient tous les deux francs et sincères ; il est probable qu'entraînés par la situation, ils se seraient dès-lors avoué l'un à l'autre un sentiment dont le matin, encore, ils ne se doutaient pas. Leur conversation fut interrompue, à

la fois, par l'arrivée de sir Hippy, qui criait après l'hôte pour qu'on servit le déjeuner; par le bruit de sir Télégraph faisant claquer son fouet, et par l'harmonie de sir Oran qui jouait le réveil sur sa flûte.

— Si je ne me trompe, s'écria sir Télégraph, Achille et Thétis sont en consultation sur le bord de la mer.

— Qu'entendez-vous dire par-là, sir, demanda Anthélia? suis-je donc assez vieille pour être la mère de votre ami Forester?

— Non certes, ce n'est point-là le but de ma comparaison; mais nous sommes les ambassadeurs d'Agamemnon (c'est-à-dire, de sir Fax que nous avons laissé très-occupé à arranger les urnes à thé et à café) vous voyez avec moi le vieux Nestor et l'impétueux Ajax.

— Vous êtes, par conséquent, le sage Ulysse, dit Forester.

— Vous riez, et je pense que vous vous moquez de mon idée de collègue.

— Vous vous êtes moqué aussi, en me prenant pour Achille, d'essayer sur moi le pouvoir de la musique; mais puis - je me plaindre, vous avez fait Ajax musicien.

— Vous n'avez rien à désirer, reprit Télégraph, pas même la lyre dorée de Pindare. Car vous avez entendu l'harmonie des vents et des eaux et la voix plus harmonieuse encore de miss Mélincourt.

— Et de tous les concerts, le plus agréable, vous attend à l'auberge, dit sir Hippy, c'est le tintement des tasses et le choc des verres.

---

---

## LA CITÉ DE NOVOTE.

---

Le dixième jour de marche, le barouche entra en triomphe dans la grande et populeuse cité de Novote, située à très-peu de distance de l'ancien bourg d'Onevote. La ville avait à peu près cinquante mille habitans qui ne nommaient point de représentans au parlement ; mais il y avait compensation par les deux membres qu'envoyait le bourg d'Onevote, qui n'ayant rien à faire pour le bourg, ou plutôt la bourgeoisie qu'on y supposait existante, avaient plus de loisir pour s'occuper des affaires des habitans de la ville qui s'adressaient à eux.

Sir Oran signala leur entrée en jouant l'air : *voici les héros conquérans*. Les cloches sonnaient, la bière coulait à grands flots. La populace hurlait des huzzas ; et il paraissait que tous les habitans de la cité étaient très-satisfaits de cette admirable doctrine, que la représentation positive d'un individu est inutile à une population de cinquante mille habitans. Les voyageurs apprirent que toutes ces fêtes avaient lieu par l'ordre de l'écuyer Simon-Sarcastic, candidat comme sir Oran, et que nous introduirons bientôt sur la scène.

Le barouche s'arrêta à la porte d'une magnifique auberge, la société fut reçue et saluée à la porte par tous les gens de l'hôtel, le maître formant l'avant-garde et les valets placés sur les derrières. On la conduisit dans un magnifique appartement où un grand feu fut allumé, pendant que sir Hippy regardait la carte et visitait le garde-

manger avec l'hôtesse, et que sir Télégraph détellait et étrillait ses quatre chevaux favoris.

Après le dîner, il se forma, comme à l'ordinaire, un demi cercle autour du feu ; la table était encore dressée, et elle était occupée par sir Hippy et Télégraph.

— C'est une chose très-agréable, dit sir Télégraph en se frottant les mains, de trouver après un jour aussi froid, une auberge excellente, un feu vivifiant, une société charmante, et le meilleur vin que nous ayons bu depuis notre départ de Mélincourt.

Les gens de l'auberge avaient appris, en servant le dîner, qu'une des personnes qui étaient à table, était désignée comme représentant futur du bourg d'Onenvote ; ils communiquèrent cette découverte à l'écuyer Sarcastic, qui vidait solitaire-

ment sa bouteille de claret , dans un appartement voisin. Il fit faire des complimens à sir Oran , et le pria de vouloir bien permettre à son futur collègue , de se présenter dans sa société. Sir Hippy , Télégraph , et Forester répondirent pour sir Oran qui garda le silence , dans cette occasion , comme à son ordinaire ; l'écuyer Sarcastic fut introduit , et prit place dans le cercle.

Sir Télégraph lui dit, votre futur collègue est un homme qui parle peu ; mais il boira volontiers à une plus intime connaissance. ( Les verres furent choqués par ces trois messieurs. )

—Je suis charmé de votre complaisance à me recevoir. Demain est le jour fixé pour l'élection ; j'ai fait quelques préparatifs pour donner de l'éclat à cette fête : j'ai commencé par enivrer la moitié des habi-

tans de cette cité ; d'après cela nous aurons foule au bourg ; j'ai l'intention de prononcer une harangue , sur le bienfait et l'opportunité de sa représentation.

— Je profiterai , peut - être , aussi de cette circonstance , dit Forester , pour dire quelques mots , sur ce sujet , mais avec des vues très-différentes.

— Peut - être que la diversité de nos sentimens n'existe que dans la manière de les exprimer. Mon usage ordinaire est de réduire la pratique en théorie ; c'est , je crois , une habitude qui m'est particulière et elle me procure une source intarissable d'amusemens.

— Versez ! et expliquez-nous votre système , dit sir Télégraph.

— Rien n'est si rare , vous le savez , que l'accord entre la pratique et la théorie. Un homme qui , dit-il , braverait les éléments pour servir son ami , ne lui donnerait

pas cinq guinées pour l'empêcher de mourir de faim ; un poète qui écrit des vers sur l'indépendance , devient le parasite du premier grand qui l'admet à sa table ; un électeur jure que son vote est libre , pendant qu'il tient dans sa main le prix de sa conscience , etc. etc. Je ne veux pas accumuler les exemples. Alors voici comment je mets mon système en application : j'observe attentivement celui que je veux séduire , et je lui présente les principes qui le dirigent comme une théorie. Ainsi un jour ayant besoin des bons offices de sir Olivier Oilcake , je lui dis qu'à son exemple , quand j'entrerais dans le parlement , je mettrai ma voix aux enchères ; que je n'aurai que mon intérêt pour règle de mon opinion ; que j'approuverai toutes les mesures de toutes les administrations , eussent - elles pour résultat de ruiner la moitié de la nation , pour rétablir le grand

Lama sur son trône. Je donnai l'assurance positive à sa seigneurie, que quand j'aurai un vaisseau chargé de tortues et de Madère pour mon usage, je m'embarrasserai fort peu du peuple. A ces mots, sir Olivier Oilcake devint furieux; il me quitta en me disant qu'il ne voulait plus voir un homme qui soutenait des principes aussi infâmes.

— C'est assez plaisant, dit sir Hippy, de mettre un individu vis-à-vis de ses actions, et de les lui faire condamner comme celles d'un vrai fripon.

— J'ai dit à miss Peunylove, que je savais désirer faire un bon mariage; que quand une fille était en âge de se marier, il fallait charger le courtier Christic, de la mettre aux enchères; que le plus offrant devait être celui à qui on l'adjugerait; si une contestation devait avoir lieu entre

★

plusieurs prétendans, il faudrait la remettre de nouveau, aux criées, et que le sort décida à qui le lot resterait. Miss Peunylvé témoigna son étonnement, de ce qu'un anglais, et un père surtout, pouvait tenir un discours si contraire à la dignité et à la délicatesse de l'homme.

— Quelle horrible idée, s'écrièrent miss triss et miss Pinmoney; mettre une demoiselle aux enchères!

— C'est le fait, mes chères dames, c'est le fait, qui est affreux. Miss Peunylvé, peu de temps après, épousa un homme assez vieux pour être son grand-père, qui n'avait d'autres qualités que la fortune; en l'épousant elle brisa le cœur d'un jeune homme de mes amis, assez riche pour avoir une bonne maison, et dont le seul tort était d'aimer une pareille folle. En quoi la dignité et la délicatesse

de ce personnage auraient-elles été blessées, si son mariage s'était traité par l'entremise d'un courtier ?

— Je ne conçois pas la critique de ces dames, dit sir Hippy ; toute la différence se trouve dans la forme et non dans le fait. C'est vraiment une pitié que cet usage ne soit pas à la mode, il éviterait beaucoup d'embarras.

— J'offensai, d'une manière irréparable, le révérend docteur Vorax, en lui disant, qui si j'avais un neveu qui se destina à l'église, je voudrais qu'il fût un grand buveur, un excellent cuisinier, et qu'il put s'illustrer à l'université, en donnant son nom à un nouveau pudding. J'ai perdu la confiance de mistriss Cullender, pour lui avoir dit, quand elle me donnait le secret d'un nouveau traité de commerce, que j'étais enchanté de cette nouvelle, et qu'il n'y avait rien de si agréable

pour moi , que d'en être instruit des premiers , puisque je me ferais un plaisir de la raconter à toutes mes connaissances. Ce discours la mit dans une si grande fureur , qu'elle me quitta en protestant qu'elle ne dirait plus rien à un homme aussi indiscret.

— C'est par trop plaisant , s'écria Télégraph ; buvons à l'honneur de mistriss Cullender !

— De tout mon cœur , et un autre coup , s'il vous plaît , en l'honneur de M. Christopher Corporate , l'illustre bourgeois dont nous avons l'honneur , monsieur et moi , dit-il , en montrant sir Oran , de représenter l'unité pluriel.

— On doit boire un troisième coup , dit sir Hippy , en l'honneur du duc de Rottenburg , dont sir Corporate est le prénom.

— Que le quatrième et dernier soit à

la fondation d'une représentation spirituelle, que je veux proposer aux habitans de Novote, et qui nous serait d'un grand profit.

On sonna; les domestiques firent disparaître les bouteilles et les verres, l'urne à thé et les tasses, les remplacèrent, sir Télégraph et sir Hippy prirent place près de mistriss et de miss Pimmoney.

— Votre système est amusant, reprit sir Forester; mais je doute de son utilité, l'objet que la censure doit avoir en but, est la réforme, et le mode de l'attaque doit-être la sincérité et le courage.

— J'essayai de ces moyens, dans ma jeunesse; quand réformer le monde, était ma passion dominante; mais il y a long-temps que je suis guéri de cette fantaisie. L'habitude est une colonne innébranlable à laquelle les opinions sont attachées par les liens de l'intérêt. Ce n'est

pas par la raison que l'on peut vaincre l'habitude, mais par le ridicule. La réforme de l'Angleterre a été, je le suppose, un des plus beaux triomphes de la raison; mais si les passions de Henri VIII, n'avaient pas été intéressées à l'adopter, il aurait plutôt bâti des mosquées, que fait démolir les abbayes. Vous pouvez observer que, dans tous les cas, les réformes ne s'étendent pas aussi loin que la raison le désire; mais qu'elles s'arrêtent juste où l'intérêt personnel veut qu'elles arrivent. Placez le peuple près de quelques tonneaux de vin; prêchez-lui la tempérance; si quelqu'un s'écrie buvons, vous pouvez être sûr, qu'un triple toast sera porté.

Au mot, buvons, auquel le capitaine Hawllanght avait accoutumé sir Oran, celui-ci chercha, des yeux, son verre; mais comme on les avait emportés, il prit une tasse de thé des mains de miss Danaretta,  
il

il l'adoucit par une grande quantité de crème ; son ami Forester lui ayant interdit l'usage du sucre , et il avala tout ce que la tasse contenait.

— C'est , dit sir Télégraph , comme doit faire un membre de l'opposition dans la chambre des communes ; quand il a détaché une longue série d'argumens irrésistibles , sans avoir l'espérance qu'ils puissent changer le vote de la majorité , il faut qu'il sache adoucir l'amertume de son échec.

— Une réforme dans cet honorable corps , reprit l'écuyer Sarcastic , si elle peut jamais avoir lieu , serait aussi un des triomphes de la raison ; mais fou qui l'espère ; toutes les raisons sur ce sujet , ont été dites depuis longues années , par des hommes de tous les partis.

— Avant de faire partie du parlement ; car du moment qu'ils ont été

élus , leur opinion a été en opposition avec la raison , et cela sera toujours de même , tant que les ministres seront les distributeurs des places et des grâces.

FIN DU TOME PREMIER.



